

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: **Pagination multiple.**

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

18^e ANNEE.—No 905

MONTREAL, 7 SEPTEMBRE 1901

5c LE No

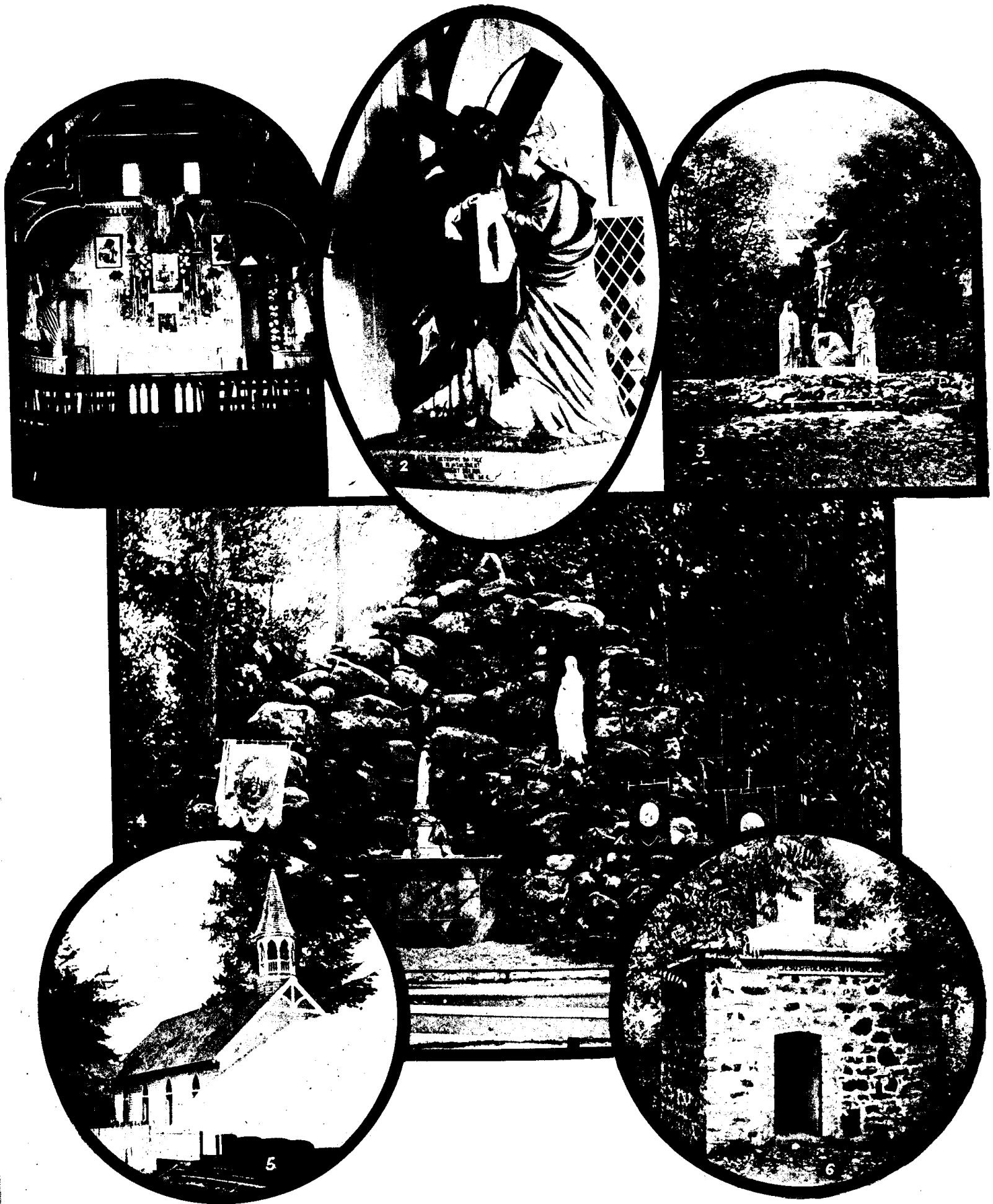


Photo Laprés & Lavergne, 360, rue St-Denis

1. Intérieur de la chapelle.—2. Ste-Véronique essuyant la face de Jésus. 3. Le Calvaire.—4. Grotte de Notre-Dame de Lourdes.—5. La chapelle.—6. Le tombeau
A la Pointe-aux-Trembles (près Montréal).—La Chapelle de la Réparation

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 7 SEPTEMBRE 1901

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 Mois, \$1.50
4 Mois, \$1.00 Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages et l'année en cours ne sont pas payés.

ANNONCES :

1^{er} insertion 10 cents la ligne
Insertions subséquentes 8 cents la ligne

Tarif spécial pour les annonces à terme.

Publié par la Compagnie d'Imprimerie LE MONDE ILLUSTRÉ
42, Place Jacques-Cartier.

LA VIE COURANTE

Le grand événement de ce mois sera l'arrivée de leurs Altesses Royales, le duc et la duchesse d'York et de Cornouailles.

Ce n'est pas tous les jours qu'un futur roi se donne la peine de passer au milieu de nous. On n'épargnera ni le vert ni le sec pour lui faire un accueil chaleureux. Les endroits qu'il visitera seront décorés aux couleurs nationales. Les canons, les cloches et les fanfares feront un bruit d'enfer pour prouver notre profond attachement à la couronne britannique.

A Montréal, on fera balayer les rues, ce qui n'a lieu qu'en occasions semblables, et on illuminera tout ce qui est susceptible de s'éclairer. Nul doute, les rapides Lachine qui fournissent le luminaire à une forte partie de la cité, vont loyalement doubler leur force motrice pour cette circonstance. Tous les citoyens auront à leur boutonnière une épinglette frappée à l'effigie du royal couple. Les chevaux qui, au jourd'hui, portent des couvre-chef, mettront sans doute leurs hauts-de-forme.

Nos édifices publics auront été transformés. Depuis près d'un an, on a commencé à nettoyer l'hôtel de ville. Ce travail n'est pas encore terminé, car la commission des finances a découvert, après mûre délibération, qu'il serait moins dispendieux de reconstruire l'intérieur du château municipal que d'y faire un lavage satisfaisant. Les cloisons du palais de justice seront peinturées à neuf, par économie.

Il y aura une grande réception et un grand bal. Un comité spécial doit choisir, à la mairie, parmi les plus dignes, huit cents personnes qui auront le parfait honneur d'aller faire la génuflexion devant le royal visiteur. Pour assister à cette insigne cérémonie, il faudra porter la culotte avec le bas de soie et le soulier à la Windsor. Honi soit qui mal y pense ! Les dames seront en grande toilette de la cour anglaise.

Celles-ci rechercheront sans doute avec beaucoup d'anxiété le grand honneur de danser avec Son Altesse ; mais très peu auront ce plaisir, car le duc, paraît-il, n'est pas, comme son père, un grand valseur.

Voilà les dépêches annonçant que la duchesse ne se rendra pas à Montréal ! Elle resterait à Québec pendant que le futur roi continuera sa visite jusqu'à la métropole. C'est un premier désappointement. On allègue des raisons de santé, ce qui, pour nous n'est pas un compliment. Est-elle trop faible pour affronter notre état sanitaire ?

Mais je soupçonne que le fils d'Edouard VII a entendu parler de nos charmantes Montréalaises, et qu'il laisse à Québec sa tendre moitié afin de ne pas s'exposer à des jalousies, lors de son passage au milieu de nous.

Le duc d'York se retirera au riche domicile de lord Strathcona, rue Dorchester, et sa nombreuse suite prendra des appartements au collège Victoria, rue Sherbrooke.



L'HON. JUGE ROULEAU, DÉCÉDÉ

. Les Anglais continuent toujours à annoncer que la guerre est finie, et à se battre au Transvaal, moyennant un million de dollars par jour. Les Boers vivent des provisions que le trésor britannique fournit aux lutteurs de l'Afrique-Sud. Dewet, qui a probablement fait venir Blondin, est introuvable et doit ruminer quelque stratagème susceptible de faire plaisir à Kitchener. Celui-ci menace d'exporter tous les malheureux Boers qui ne lui feront pas acte de soumission. Pour cela, il faudra leur mettre la main au collet, ce qui est plus difficile qu'envoyer des câblogrammes à Londres.

De temps à autre, Chamberlain envoie à Ottawa, une dépêche disant au gouverneur d'annoncer à tel ou tel père de famille que son fils est mort au champ de bataille.

Kruger lit la bible. On dit qu'il viendra en Amérique donner une série de conférences sur les malheurs de sa patrie. Ce ne sera pas banal. Je doute fort, cependant, que la santé du vieux veuf lui permette de résister à l'armée de reporters qui l'assailiront sous le prétexte de l'interviewer, dès qu'il aura mis le pied à New-York.

. Les grands journaux des Etats-Unis traitent en ce moment la question de l'annexion du Canada à leur république. Devenus accapareurs depuis la guerre hispano-américaine, nos voisins commencent à jeter les yeux sur le Canada.

On voudrait faire de nous des Yankees ; mais il me semble que ce nouvel état civil ne nous conviendrait guère. Nous n'avons jamais eu de préparation pour un changement aussi subit, et je me suis laissé dire que même les Canadiens actuellement aux Etats-Unis restent toujours les fils affectueux de la province de Québec.

Je me suis aperçu, lors d'un voyage à New-York, l'an dernier, que les Canadiennes s'acclimatent plus facilement à la température de la république que leur compatriotes du sexe fort. Elles apprennent avec une merveilleuse facilité l'idiôme anglo-saxon. La langue des femmes, paraît-il, saisit toute sorte d'occasion pour prendre de l'exercice.

Cette grave question me rend perplexé. Si nous formions partie de la république voisine et que le recensement de notre partie du pays accusât une augmentation, serait-ce alors notre population ou celle des Etats-Unis qui s'accroîtrait ? Dans la dernière alternative, il faudrait aussi appliquer la même règle au cas de diminution, et s'il faut en juger par le passé nous aurions une fière chance de rendre les Etats-Unis déserts avant trop longtemps. Je ne saurais dire si cela nous serait profitable, mais je réserve à plus tard mes observations sur une question de cette importance.

. Il nous faut enregistrer, cette semaine encore, la mort d'un compatriote distingué, membre de la magistrature canadienne.

L'honorable M. Charles-Borromée Rouleau, juge de la Cour Suprême des Territoires du Nord-Ouest, a succombé à une maladie de cœur, dimanche, le 25 août, à l'hôpital Glengarry, avenue McGill College, Montréal. Il était âgé de soixante ans et huit mois. La mort de sa femme, il y a trois mois, l'avait vivement affecté, et sa santé avait depuis été très mauvaise.

Feu M. Rouleau avait été journaliste. Il collabora à la *Minerve* et à l'*Ordre*, et écrivit un pamphlet intitulé : *Notre système judiciaire*. Trois enfants lui survivent, Mesdemoiselles Anne et Berthe Rouleau, et M. Charles Rouleau.

Le défunt était le frère du Dr E.-H. Rouleau, de Calgary ; de M. le chanoine Rouleau de Sandy Bay ; et de Mme J.-E. Barry, de Montréal.

Il était né à l'Isle Verte et avait reçu son instruction à l'École Normale, de Québec. En 1861, il fut nommé inspecteur d'écoles du district d'Ottawa, charge qu'il occupa jusqu'en 1873. Admis au barreau de Québec en 1868, il fut appelé, en 1876, à exercer la position de magistrat de district pour le comté d'Ottawa. Le 23 septembre 1883 il fut nommé magistrat stipendiaire des Territoires du Nord-Ouest et membre du Conseil Exécutif Territorial.

Lors de l'organisation de la Cour Suprême de cette

région, en 1887, il en devint l'un des membres pour le district d'Alberta Nord, avec résidence à Calgary. De 1885 à 1893, il fut membre du Bureau d'Éducation des Territoires du Nord-Ouest.

* * S'il faut en juger par le nombre toujours grandissant de pèlerins qui se rendent à la chapelle de la Réparation, à la Pointe-aux-Trembles, ce coquet sanctuaire paraît avoir rempli une lacune dans l'île de Montréal. L'intérieur de ce petit temple, décoré avec un goût exquis, ne le cède en rien aux plus riches églises de la cité. La grotte, le calvaire et le tombeau du Christ, que nos gravures mettent en évidence dans une autre page, occupent des sites enchanteurs et propres à exciter la dévotion.

C'est l'un de ces chefs-d'œuvre de beauté que le catholicisme se plaît à élever sur les sites pittoresques de la province très française de Québec.

ARTHUR BEAUCHESNE.

SILHOUETTE

Mlle EVA CIRCÉ

Mon cher directeur,

Vous êtes excellent de m'annoncer pour le prochain numéro du MONDE ILLUSTRÉ avec une biographie de Mlle Eva Circé. Le bout de monographie que je lui offrais dans le *Passe-Temps* d'il y a quelques mois contenait, je m'en aperçois aujourd'hui, tant d'enthousiasme que vous vous êtes dit : "Voilà un monsieur qui présentera avantageusement Colombine à nos lecteurs."

Et vous avez eu parbleu raison ; cette condamnation à me fendre d'un article pour une date, une heure fixée, ne m'en donne pas moins, en miniature, l'impression d'un malheureux dont la sentence n'aurait pas été commuée et qui verrait venir l'heure très précise où il lui faudra s'exécuter, plus exactement se laisser exécuter. Ces impressions, mon cher directeur, resteront éternellement étrangères aux bourgeois qui sirotent leur gazette avec autant de vénération pour les créateurs qu'en déploie un lapin à grignoter une feuille de chou. Et, entre nous, c'est encore si bon de s'arrêter à s'émotionner, par ces temps qui courent à l'épouvante, que toute impression doit plutôt être bénévolement accueillie, même celles d'un condamné à la potence.

Nous disions donc qu'il s'agit de silhouetter Colombine et vous me passez le crayon. Le portrait sera imparfaitement dessiné, mais un bon souvenir viendra à Colombine de ce passé, de ce journal du dimanche où elle a fait ses premières armes.

Je me vanterai hautement un jour d'avoir accueilli Colombine, tremblante — je dirais comme une colombe, si le jeu de mots n'était foncièrement idiot — et atteinte du satané microbe du publicisme. J'étais alors l'heureux directeur des *Débats* ni vendus ni à vendre, des *Débats* qui marchaient si bien que le *Pionnier* a bien pensé en guettant l'occasion de les remplacer au chevet des gens qui pensent juste et aiment les mots droits.

Colombine, dès ses premiers articles auxquels manquait peut-être un peu de couleur locale, d'air du pays, fut cependant remarquée par des critiques qui n'ont jamais pensé nous faire tant d'honneur en nous félicitant... du choix de nos découpages de Colombine de quelques revues européennes.

Après trois semaines, Maître Duclos se fourrait son journal dans l'œil en essayant de nous vendre comme des serins qui chantent aussi clair dans les salons que dans les greniers ; nous évacuâmes la rédaction des *Débats*, non pas comme un seul homme — chez nous comme chez les Boers il s'est trouvé des tergi-verseurs — mais presque, et surtout avec Colombine dont la plume franche et sans dol n'était pas trempée pour l'encre des compromissions.

L'*Avenir* se fonda avec Colombine. Le samedi qui vit l'agonie de l'*Avenir*, Colombine, attristée autant que nous tous, endormait ses spasmes de prophéties

apaisantes, de paroles de ressurrection, de cette musique que Sully Prud'homme veut entendre au moment où il mourra. C'était, à Colombine aussi, son œuvre qui refusait de vivre plus longtemps du seul pain du cœur et de l'intelligence.

Ces mois d'inquiétudes, d'embarras de toutes espèces, de persécutions aussi nombreuses de fournisseurs — maudite engeance — l'accablement réel du poids de la gloire de tomber le front en l'air, enfin la fondation, le lancement d'un journal n'attendant aucune ressource, m'avaient, je l'avoue à ma longue honte, fait accepter comme un gâteau béni ce fromage plutôt fade qu'est un journal quotidien.

Croyez-vous que Colombine s'est reposée des fatigues, des embêtements, des anxiétés journalières dont la moitié lui était régulièrement décernée ? Croyez-vous que sa vocation a été faussée par les coups redoublés de la deveine et de la misère ? Croyez-vous que l'aient dégoutée du métier les longs soirs de rédaction passés à la chandelle faite du traditionnel trente sous qui commande au gaz d'éclairer ?

Pas du tout. A peine *Les Débats* furent-ils abandonnés par M. Duclos qui finit par se lasser du dédain qui agréant partout ses offres de bons offices ; à peine *Les Débats* furent-ils épurés, désinfectés, exorcisés, que Colombine y reparut, emportée par sa vocation maintenant établie de journaliste, de moraliste. Chaque semaine elle y revient, ponctuelle-



Photo Laprés & Lavergne

Mlle CIRCÉ (COLOMBINE)

ment. Elle signe Colombine, elle signe Musette et elle ne signe pas une foule d'articles qui se lisent comme si on les entendait sortir de sa bouche même. Les écrits de Mlle Circé ont ceci de peu commun qu'ils n'ont pas besoin d'une signature pour être reconnus.

Une immense bonté d'impression, une extraordinaire distinction d'expression, une profonde horreur du lieu-commun et du banal, un verbe mathématiquement parisien, un jugement pas du tout féminin, une émotion peut-être exagérée, une philosophie consolante, une franchise audacieuse, enfin une étonnante érudition : c'est Colombine.

Je ne sache point qu'elle ait jamais donné dans les considérations ultra-éthérées qu'affectionnent particulièrement les bas-bleus ou jarrettières-mauves qui manuscrivent et font dans les gazettes avant même que de savoir lire. Colombine s'inspire des choses de la vie. Dans les simples faits-divers de nos quotidiens, dans la condamnation d'un prévenu elle montrera un abus de la force ; dans un crime bourgeoisement vengé, elle verra un bonheur estropié, un idéal décapité et elle aura des mots consolateurs pour les victimes, pour ceux dont le cœur a de réelles souffrances.

Ne me parlez pas, s'il vous plaît, des apitoiements incongrus sur des pailles en croix. Je sais qu'il sied aux chroniqueuses bien élevées de pleurnicher et de rap-

porter, avec des larmes dans les yeux, dans la voix et dans les oreilles, l'adieu à la terre d'un ange de cinq ou six semaines, qui s'en va prendre son coin de paradis sans avoir rien fait pour le mériter, comme un voleur. J'éprouve un plus réel soulagement à lire Colombine :

Ah ! Société, c'est toi la marâtre ! C'est toi qui jettes tes enfants au préjugé, cette statue de la vierge doublée de couteaux, de poinçons, de vrilles ; qui lacères, broies les victimes dont le sang coule comme le jus du raisin sous le pressoir au temps de la vendange ! Pour-tant la révolution, en brisant les couronnes, a égalisé tous les fronts ; les vertus des ancêtres ne sont plus héréditaires, chacun est devenu l'artisan de son propre destin. Le préjugé poursuivi, traqué chez les nations progressistes, trouve sur les bords du Saint-Laurent gîte et protection... Donnons-lui la chasse à notre tour et qu'il disparaisse à jamais de notre planète...

Quand passera près de vous une femme en noir, et que des petites dames chuchoteront en s'écartant : "C'est la mère du condamné !" inclinez-vous devant ce grand malheur. C'est la particule de noblesse que le ciel place devant le nom de ses privilégiés !

Songez que cette mère s'est vu enlever son enfant, lié et garotté pour une faute d'une heure, que ses cheveux blonds et fins qu'elle bouclait tous les jours sur ses doigts, quand il était petit, sont tombés sous les ciseaux du tondeur, que son fils qu'elle aime plus encore parce qu'il est malheureux et coupable, dort dans une froide cellule avec la livrée du forçat. Songez que la main du Seigneur s'appesantit indistinctement sur tous, que demain ce sera peut-être votre tour. Donnez votre sympathie, elle vous sera certainement rendue...

Colombine entend les enfants de la rue répudier ainsi un petit malheureux :

Va-t'en ! Maman m'a défendu de jouer avec toi... parce que ton papa est un voleur et qu'on l'a emmené en prison !

Et le pauvre bondit, comme sous un coup de fouet ! Le rouge de la honte le couvre ; il s'enfuit, chassé par le mépris de cet autre innocent. J'aurais voulu courir après lui, le prendre dans mes bras, baiser son front ingénu soudainement creusé d'une ride, lui dire de ces douces choses qui endorment les chagrins des petits, pour lui faire perdre le souvenir de cette cruauté... Mais demain on commencera, car cette tête bouclée est marquée du signe de Caïn et désignée à la vindicte publique. La malice humaine a rivé cette vie au boulet de l'infamie qu'elle traînera à jamais ! La fleur de lys est rayée du code pénal, mais la société vengeresse, plus cruelle, l'a gardée dans ses traditions, outrepassant ses droits, car elle marque les innocents de l'infamant stigmate du vice !

Voilà Colombine chroniqueuse !

Un critique d'art vous démontrera bientôt qu'elle cultive aussi bien la musique, le chant et la peinture.

Vous me pardonnerez, ma chère Colombine, de manquer du courage d'aborder les terribles dictionnaires qu'il me faut précautionneusement interviewer avant de causer musique et peinture. J'y verrais tomber encore deux ou trois de mes cheveux qui choient aussi drus que les virgules dont, jusqu'à quatre heures du matin, je saupoudre les comptes rendus d'incendies, d'agressions, d'accidents, d'enquêtes et d'assemblées que — j'en suis assuré — vous lisez chaque matin dans *Le Journal*. Et vous êtes déjà responsable, ma chère Colombine, d'un assez grand nombre de mes cheveux, de ceux-là que j'ai perdus en m'épuisant à refouler le dernier souffle de l'*Avenir*, de notre pauvre petit journal où nous avons passé de bien bonnes heures, de notre cher défunt qui ne m'aurait pas si profondément entraîné dans la considération distinguée des créanciers et dans ma damnation personnelle, si vous ne m'aviez si longtemps empêché de tout envoyer promener.

LOUVIGNY DE MONTIGNY.

On ne hait que les peuples forts. — CHAMBERLAIN.

On célèbre l'abandon volontaire de la liberté comme le triomphe même de la liberté ; autant voir dans le suicide le plus bel emploi de la vie. — G.-M. VALTOUR.

Belles ou non, nos mondaines sont, en général, moins fières de leur personne que de leur toilette. — G.-M. VALTOUR.

PRIÈRE DU SOIR

A genoux, mon chéri, c'est l'heure. Sur la ville
D'où nous vient maintenant une rumeur tranquille,
La nuit descend. Le ciel est étoilé là-bas.
Dans la rue où le vent, d'un souffle monotone,
Secoue en gémissant les feuilles de l'automne,
Les passants attardés pressent partout le pas.

Vois : toutes les maisons, les persiennes fermées,
Ont de longtemps déjà leurs lampes allumées.
Ecoute : on n'entend plus les enfants babiller.
Au pied de leurs lits blancs, joignant leurs voix bénies,
Leurs fronts se sont penchés, leurs mains se sont unies.
A genoux, mon enfant ; c'est l'heure de prier.

Car dans le ciel, là-haut, au-dessus des étoiles,
Où nous contemplerons face à face et sans voiles,
Chaque jour, le bon Dieu sur son trône d'azur,
Les chérubins, avec des mines attendries,
Pour recueillir tes vœux, inclinent, quand tu pries,
Des urnes de porphyre et des vases d'or pur.

Dis au petit Jésus, qui te voit et t'écoute,
D'épargner à ton cœur, d'éloigner de ta route
Le blasphème qui tue et le doute hideux.
Dis-lui surtout, dis-lui de consoler ton père,
De soutenir son front quand il se désespère,
Des méchants et du mal de nous garder tous deux.

LOUIS CHOLLET.

UNE FLEUR DES BOIS

(Suite et fin)

NARRATION HISTORIQUE

Un jour que Tegakwitha était avec d'autres sauvages de son âge et qu'elle parlait du bon Dieu, son "Rawennio" bien aimé, l'une d'elle qui se trouvait au milieu du groupe dit :

— Vous saurez que Tegakwitha est toujours en méditation comme une "Vierge Ailée," et qu'elle préfère égrener son rosaire, causer avec son bon Ange que parler avec nous.

Et toutes, de rire. Catherine rougit et répondit ingénument :

— Il n'y a pas de quoi rire si fort, vous savez bien qu'il faut servir Dieu avant tout, et que lui seul songe toujours à nous...

— Ah ! ah ! ah ! dirent deux ou trois voix, quand on est en train de faire un sermon, on monte en chaire, comme la Robe Noire.

— C'est cela, répondit Tegakwitha, avec un bon sourire ; et, puisque vous m'étouffez presque en vous serrant si près autour de moi, je monte sur cette souche et je vous redis les belles choses que le Père de Lamberville nous fait apprendre pour que nous devenions les enfants de Notre Père, le bon "Rawennio."

Toutes furent touchées et Tegakwitha ne remonta plus sur la souche, car son exemple suffisait aux jeunes filles de la bourgade pour les rendre bonnes et ferventes.

VII

Dans les bois, on ne voit guère autre chose que des fleurs et des oiseaux, ces poètes de la nature dont l'absence suffit pour attrister les plus pittoresques paysages. Tegakwitha vivait en intime compagnie avec ces innocentes créatures, elle les aimait et tous les jours elle émiettait pour eux, autour du wigwam, un repas de blé-d'inde et de grains de mil, que la gent ailée glanait et picorait en gazouillant un mélodieux merci.

Catherine avait pour retraite favorite un rocher blanc sur les rives de la Mohawk. C'était son oratoire. Une grosse pierre mordorée lui servait de prie-dieu. Là elle rêvait ou méditait en paix, en admirant la sublime grandeur des œuvres de l'Artiste Divin. L'air était si pur, la solitude si complète, la rivière si belle, avec ses lys d'eau et ses algues vertes, qu'elle s'en éloignait toujours à regret.

Un soir qu'elle s'était attardée devant les derniers rayons du soleil baignant l'interstice de la forêt inculte et perçant de leurs flèches dorées le feuillage des arbres qui s'unissaient entre eux par l'enlacement des branches touffues, elle entendit soudain son nom murmuré à mi-voix : Tegakwitha ! Tegakwitha !

Elle se retourna et aperçut une petite Indienne qui arrivait en courant. La fillette lui dit que sa tante la faisait demander en toute hâte, car le jeune chasseur que son oncle voulait lui voir épouser était au wigwam. Effrayée, elle alla d'un pas rapide et léger trouver sa vieille confidente, Tegonhatsihongo. Celle-ci la conduisit à la chapelle. Elle y fut plus recueillie que jamais : les mains jointes et les yeux fermés, elle conjura son bon Maître de la protéger et d'éclairer tous ceux qui avaient autorité et pouvoir sur elle. Sa prière fut exaucée et, à son retour au wigwam, elle trouva que le chasseur était parti et son oncle lui promit que désormais elle était libre.

VIII

"Viens, dit-il, à l'enfant fidèle ;
Comme l'oiseau, à tire d'aile,
Vole sans bruit,
Près de la rive solitaire
Du Saint-Laurent..."

Il s'était formé, en 1669, parmi les Français du Canada, une colonie d'Iroquois. Ces barbares avaient renoncé à leur vie vagabonde pour adopter les mœurs chrétiennes. Après les instructions et les épreuves ordinaires, ils reçurent le baptême. Leur mission était connue sous le nom de Caughnawaga. Tegonhatsihongo désirait depuis longtemps aller vivre dans cette paroisse célèbre déjà par le grand nombre et la ferveur des néophytes. Elle attendait le retour de Kryn, son mari pour aller y résider. Or, au printemps suivant, Kryn revint de l'Onondaga et ils allèrent s'établir à la mission canadienne. Le zèle qu'avaient les nouveaux fidèles pour attirer leurs compatriotes dans la colonie lui inspira la pensée d'y faire venir Tegakwitha. Elle confia ce dessein à Kryn, qui l'approuva de tout cœur. Il se joignit bientôt à un sauvage chrétien et à plusieurs nouveaux baptisés qui se transportaient dans la bourgade iroquoise de Gandawague et se rendit chez le grand Chef. Ce fut Catherine qui le reçut. Il s'empressa de l'avertir du sujet de son voyage. La jeune néophyte se prépara à partir avec lui. Elle alla prendre congé du Père Lamberville. Il approuva sa résolution et l'exhorta à mettre sa confiance en Dieu. Puis, elle partit secrètement, pendant l'absence de son oncle et de ses tantes, avec Kryn et Garonhiagué, sauvage de Lorette.

On ne fut pas longtemps à s'apercevoir dans le village que la jeune orpheline avait disparu ; on se douta qu'elle avait suivi les sauvages. Aussitôt on dépêcha un exprès vers son oncle pour lui en donner avis. Le vieux chef frémit de colère à cette nouvelle. A l'instant, il chargea son fusil de trois balles, et courut après les fugitifs. Il fit tant de diligence qu'il les rejoignit en peu de temps. Les trois sauvages avaient prévu qu'on ne manquerait pas de les poursuivre ; ils avaient caché Tegakwitha dans un fourré, et s'étaient arrêtés sur la lisière de la forêt, comme s'ils eussent voulu prendre un peu de repos. Le vieillard fut bien surpris de trouver les sauvages seuls. Après avoir eu avec eux un moment d'entretien, il se persuada qu'il avait cru trop légèrement un premier bruit et il retourna dans sa bourgade. Catherine remercia Dieu des marques visibles de protection qu'il lui donnait ; elle continua sa route et arriva à Caughnawaga sur la fin de l'automne 1677. Elle alla loger avec la vieille Tegonhatsihongo et fut reçue avec joie par cette bonne amie de sa mère.

Le Père Lamberville lui avait donné une lettre de recommandation pour le Père Cholenec, directeur de la Mission de Caughnawaga. La voici telle que le Père Martin l'a donnée, dans son *Abrégé de la vie de la bonne Catherine* : "Catherine Tegakwitha va demeurer au Sault. Veuillez vous charger, je vous en prie, de sa direction. Vous connaîtrez bientôt le trésor que nous vous donnons. Gardez-le donc bien ! qu'entre vos mains il profite à la gloire de Dieu et au salut d'une âme qui lui est assurément bien chère."

Tegonhatsihongo, appelée Anastasie par les Canadiens de Caughnawaga, avait la charge d'instruire les personnes de son sexe qui aspiraient à la grâce du baptême. Le zèle avec lequel elle remplissait cet emploi, ses entretiens et ses exemples charmèrent Catherine.

Rien, en effet, n'était plus édifiant que la piété de tous les fidèles de cette mission. Les nouveaux convertis n'approchaient des sacrements qu'après plusieurs années d'épreuves ; mais la piété de Catherine la mit au dessus des règles ordinaires ; elle put faire sa première communion le jour de Noël de la même année (1677).

Après les fêtes de Noël, la saison étant propice à la chasse, Catherine dut suivre dans les bois Kryn et Anastasie. Elle fit voir alors qu'on peut servir le Seigneur dans tous les lieux où sa Providence nous conduit. Malgré cette vie errante, elle ne retrancha rien de ses exercices de piété. Dès le matin, elle récitait ses prières, et elle ne les finissait qu'avec celles que les sauvages font en commun, selon leur coutume ; le soir, elle les continuait bien avant dans la nuit. Quand les sauvages prenaient leur repas du matin, elle se retirait à l'écart pour prier. C'était à peu près l'heure où l'on célèbre le Saint Sacrifice de la messe dans les missions. Elle avait placé une croix dans le tronc d'un arbre qui se trouvait au bord d'un ruisseau ; cet endroit solitaire lui tenait lieu d'oratoire. Là, elle se mettait en esprit au pied des autels ; elle unissait son intention à celle du prêtre ; puis, elle priait son bon ange d'assister pour elle aux cérémonies de la Mission de Caughnawaga. Le reste de la journée, elle s'occupait au travail avec les autres femmes ; et, pour bannir les conversations frivoles, elle les invitait à chanter en chœur le

Wagemin, wagemin ! Paimosaid !

des Algonquins.

Un événement augmenta encore l'austérité de sa vie. Un jour, étant dans le bois, elle coupait un arbre, qui tomba plutôt qu'elle ne l'avait prévu. Elle eut assez de temps pour se détourner et éviter le tronc de l'arbre, qui l'aurait écrasé par sa chute ; mais une branche, qui la frappa durement à la tête, le jeta par terre évanouie. Lorsqu'elle fut revenue à elle, on lui entendit prononcer ces mots : "Je vous remercie, ô mon Dieu, de m'avoir secourue dans le danger !"

Elle ne douta point que le Seigneur ne lui eût laissé la vie, et lui en voua une éternelle reconnaissance.

IX

En 1678, Catherine alla passer quelques jours à Montréal. Elle vit des religieuses et eut même une longue entrevue avec la Bienheureuse Marguerite Bourgeoys, fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame. Cette vénérable Mère, lui fit de douces exhortations. Catherine fut vivement impressionnée, et à partir de cette heure, elle résolut de vivre ici bas, comme les anges devant le trône de l'Éternel.

Le jour de l'Annonciation, 25 mars 1679, elle fit vœu de virginité. Le Père Cholenec présida cette cérémonie qu'elle désirait depuis bien longtemps.

Cette année-là, à la fin de l'automne, époque à laquelle les Sauvages ont coutume de se mettre en marche pour aller chasser pendant l'hiver dans les forêts, Tegakwitha ne les suivit point.

Elle resta tout l'hiver dans le village, où elle ne vécut que de blé-d'inde et d'eau claire. Non contente de n'accorder à son corps que des aliments insipides, qui pouvaient à peine la soutenir, elle se livrait à des austérités et à des pénitences excessives. Elle était portée à ces mortifications par les exemples qu'elle avait sans cesse sous les yeux.

Durant le carême de 1680, Catherine tomba dangereusement malade. Elle soupirait sans cesse vers le ciel. Dieu exauça ses vœux. Il l'attira à lui et la transplanta dans les jardins radieux de son éternel Royaume.

O bonne Tegakwitha, tu ne fus sur la terre qu'une simple fleur sauvage, sans beauté et sans charmes, cependant les siècles conserveront à jamais ton souvenir.

Que ton âme angélique, personnifiant la grâce innocente et l'amabilité chrétienne, veille sur notre pays !

Que par tout le Canada l'on invoque ta protection et que souventes fois l'on évoque ton souvenir qui est celui de la simple "Fleur des Bois..." "de la Geneviève de la Nouvelle-France".

SOLANGE.

LE " PAIN DE PIERRE "

LÉGENDE MAGYARE D'APRÈS TOMPA

La puszta¹ s'étend jusqu'aux limites de l'horizon, sa surface immense est couverte d'épis serrés que le vent fait onduler ; ils se courbent et se redressent, présentant au regard leurs reflets jaune d'or. Au loin, un monticule se dresse ; si l'on était au temps de la moisson, on le prendrait pour une gigantesque meule, mais, quoique la tête des épis soit lourde déjà, le moissonneur ne commencera son œuvre que plus tard. Que le sol soit couvert d'épis, ou que la terre montre les profonds sillons que la charrue y a tracés, toujours la meule se dresse ; les gerbes qui la formèrent jadis se sont pétrifiées, et, depuis des siècles, le peuple puise dans la vue de ce dur granit une douce leçon de charité.

De temps immémorial, la fertilité de la contrée a toujours été grande, la moisson abondante, et le riche que Dieu plaça sur la terre pour que le pauvre eût sa part des biens terrestres ne manque pas à sa mission dans cette contrée bénie.

Mais il advint un jour que la puszta passa entre les mains d'un seigneur au cœur dur ; il admirait ses champs immenses, et son amour du gain se réjouissait à la vue des superbes épis qui tombaient sous la faux des moissonneurs. Un pauvre vint à passer, c'était un malheureux infirme que la maladie avait longtemps retenu sur son lit de douleurs. La joie qui éclate dans la nature, l'abondance qui se prépare, lui font sentir plus vivement son abandon ; un murmure monte jusqu'à ses lèvres :

" Ils sont heureux, se dit-il à lui-même, ceux qui peuvent travailler, ceux qui peuvent gagner aujourd'hui le pain dont les enfants auront besoin l'hiver ; que feront les miens, puisque mes bras trop faibles ne peuvent accomplir aucun labeur ? "

Pourtant, il continue sa route, et le calme revient dans son cœur, y ramenant l'espérance. Bientôt il se trouve auprès des moissonneurs :

" Travailleurs, que Dieu bénisse votre ouvrage ! " leur dit-il, en guise de salut.

Le propriétaire a entendu ces paroles, il les approuve d'un signe de tête ; mais il ne remarque pas le regard suppliant que le pauvre a fixé sur lui. Dieu a entendu le vœu du pauvre, il a béni les efforts des travailleurs ; les épis tombent rapidement, les gerbes nombreuses se couchent sans efforts, et les meules s'élèvent toujours plus haut.

Le lendemain, le pauvre reprend sa triste promenade, et l'activité qui règne partout lui rend plus pénible encore son impuissance :

" Heureux ceux qui peuvent travailler, se dit-il à lui-même, ils peuvent faire vivre de plus pauvres qu'eux ! "

Il passe auprès du propriétaire, et, sans rien demander, il dit :

" Dieu vous a béni, que sa bénédiction augmente encore ! " Et il s'éloigne.

Mais la prière du pauvre est efficace, Dieu l'exauce, et la moisson du riche devient si abondante que tous les travailleurs crient au miracle ; les meules s'élèvent comme d'elles-mêmes et prennent des proportions gigantesques.

Le travail continue le lendemain encore, et le pauvre se traîne péniblement près du propriétaire, près des moissonneurs ; il a puisé, dans sa détresse, le courage de formuler enfin la prière que ses regards suppliants expriment depuis deux jours, et, rougissant, il dit au riche :

" Celui qui a fécondé le grain confié à la terre, qui l'a fait croître en lui donnant l'eau et le soleil nécessaires, Celui qui a fait mûrir ton blé et l'a préservé de tous dangers, Celui qui a donné la force à tes travailleurs et à toi une si abondante moisson, te recommande de penser aux pauvres. C'est au nom du Seigneur, ô riche, que je te le demande, donne quelques gerbes au pauvre qui t'implore ! "

Le propriétaire a écouté avec impatience la longue

supplication du pauvre ; il le regarde avec colère et lui dit d'une voix mordante :

" Que t'importe ce que le sort m'a donné ! Il te semblerait bon sans doute de mordre au pain des autres ! Que Celui qui nourrit les oiseaux du ciel, s'il t'a créé, se charge de toi ! "

— Que tout ton bien se change en pierre ! " s'écrie le pauvre cédant, à un moment de colère.

Dieu exauça les deux interlocuteurs. Il se chargea de celui qu'il avait créé et, comme aux oiseaux du ciel, lui donna sa nourriture.

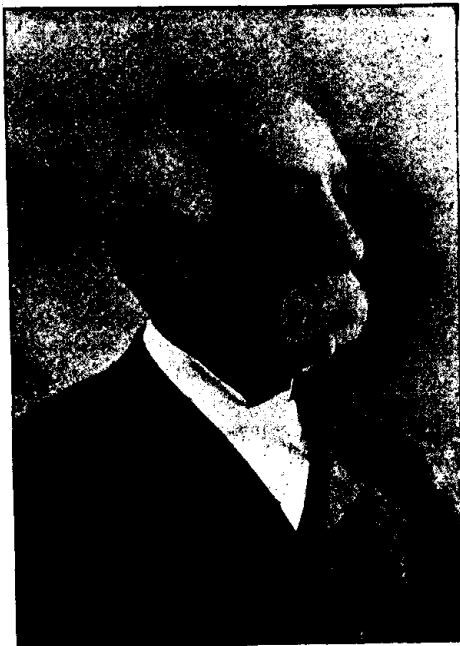
Et le mont que le peuple appelle *le Pain de Pierre*, n'est autre que la meule gigantesque transformée subitement en bloc de granit

E. HORN.

FRANCESCO CRISPI

Le vieil homme d'Etat italien, dont la santé déclinait rapidement depuis quelque temps, s'est éteint le 10 août, à Naples. Il avait quatre-vingt-un ans.

Francesco Crispi était né à Ribera, en Sicile. Reçu avocat, il avait bientôt pris part, avec toute la jeunesse napolitaine, au mouvement révolutionnaire contre le roi Ferdinand II. Obligé de s'exiler en France, en 1849, il y vécut dix ans, s'y créant de nombreuses amitiés dans le parti républicain, travaillant de loin, sans relâche, à l'affranchissement de son pays. En 1860, ce fut lui qui fomenta la révolution sicilienne et prépara la fameuse expédition des Mille. Parti au déclat de l'unité italienne, il l'accepta telle qu'elle s'établissait, sous les auspices de Victor-Emmanuel, et, entrant au Parlement, comme député de Palerme, il fit acte de fidélité à la constitution monarchique. Son rôle de révolutionnaire était achevé.



Sa carrière d'homme d'Etat, commencée sur le tard, est bien connue ; deux traits la caractérisent et la résument : mauvais services rendus à sa patrie, ingratitude envers la France. S'il ne fut pas l'artisan de la Triple-Alliance, conclue par son prédécesseur au pouvoir, du moins s'en prévalut-il pour l'accomplissement de fâcheux desseins, imposant à l'Italie des charges excessives, l'engageant dans la désastreuse guerre d'Abysinie, suscitant entre son pays et la France une lutte économique déplorable.

M. Crispi laisse, dans l'histoire contemporaine, un nom que l'Italie oubliera vite. Les peuples ne gardent un souvenir durable que des hommes qui furent vraiment grands, et celui-là, même dans le mal, ne sut pas l'être.

Nous expliquons tout, et l'esprit finit par approuver tout ce qu'il explique.—EDM. SCHERER.

Le découragement vient, comme l'ambition, de l'impatience du succès.—A. DE GASPARIN.

JÉRUSALEM

C'est dans la *Nouvelle Revue*, la fin de *Jérusalem* de Pierre Loti, ce livre ému où la désespérance de l'âme qui voudrait croire gémit avec des accents si pénétrants. Il est tel récit d'une promenade nocturne au Gethsémani, où passe, avec le frisson des antiques terreurs bibliques, l'angoisse des inquiétudes modernes, et rien n'est plus beau que l'infinie tristesse de ces pages inoubliables. Or le livre se ferme sur une impression attendrie : un éclair de foi traverse, en l'illuminant de joie, l'âme sincère du narrateur ; impression fugitive hélas ! mais consolante et vivante, par son souvenir. Et il faut citer cette page, belle et bienfaisante :

Dans la chapelle imprégnée de larmes, où l'air est comme doucement alourdi par les prières des siècles, je repasse en moi-même ces choses déjà cent fois pensées... Mais pour adorer sans comprendre, comme ces simples qui viennent ici, — et qui sont les sages, les logiques de ce monde, — il faut sans doute une intuition et un élan du cœur qu'ils ont encore et que je n'ai plus.

Derrière moi, maintenant, résonne un bruit particulier de heurt sur le marbre des dalles : un vieil homme à cheveux blancs est là, agenouillé, qui se frappe le front par terre.

Et tout à coup il se relève, les maintes jointes, des larmes sur ses joues creuses, les grands yeux ouverts dans une expression de confiance et de joie extraterrestres. C'est un vieillard fini, au visage terreux déjà touché par la mort, — mais à ce moment, transfiguré d'une beauté triomphante, malgré sa laideur et sa décrépitude. A l'heure de son inévitable destruction, débris qu'il est déjà, il a pu se cramponner des mains à quelque chose de radieux et d'éternel ; aïeul qui s'en va, il sent qu'il oh ! quoi que les hommes fassent et disent, il demeure bien l'inexplicable et l'unique ! Dès que sa croix paraît, dès que son nom est prononcé, tout s'apaise et change, les rancunes se fondent, et on entrevoit les renoncements qui purifient ; devant le crucifix le plus humble, des cœurs hautains et durs s'humilient et conçoivent la pitié. Il est l'évêque de ces incomparables rêves et le magicien des éternels revoirs. Il est le maître des consolations inespérées et le prince des pardons infinis". Les retrouvera là-haut ses fils peut-être ou ses petits fils, — quelque petite tête frisée d'enfant... Oh ! la foi, la foi bénie et délicieuse... Ceux qui disent : " L'illusion est douce, il est vrai ; mais c'est une illusion, alors il faut la détruire dans le cœur des hommes ", sont aussi insensés que s'ils supprimaient les remèdes qui calment et endorment la douleur, sous prétexte que leur effet doit s'arrêter à l'instant de la mort...

Et, peu à peu, voici que je me sens pénétré, moi aussi, par l'impression doucement trompeuse d'une prière entendue et exaucée... Je les croyais finis, pourtant, ces mirages !

Quelque chose cependant commence à troubler mes yeux !... C'était inattendu et c'est sans résistance possible : dans ce retrait du pilier qui me cache, voici que je pleure, moi aussi ; que je pleure enfin toutes les larmes amoncelées et refoulées pendant mes longues angoisses antérieures, au cours de tant de changeantes et vides comédies dont mon existence a été tramée. On prie comme on peut, et moi je ne peux pas mieux. Bien que debout dans l'ombre, je suis maintenant, de toute mon âme prosternée, autant que le vieillard en extase à mes côtés, autant que le soldat qui tout à l'heure rampait pour embrasser les pierres. Le Christ !

Tout, jusqu'au bonheur, est plus facile pour les habitants d'un beau pays.—Comtesse ANNA POTOCKA.

Ne disons pas trop de mal de la vie, tant que l'amitié nous restera.—ALBERT GUINON.

On a parlé du congrès des poètes.

—A un moment, ma chère, ils se sont battus ; j'en ai vu un qui a reçu un coup de pied quelque part. Ah ! ce pied ! Tu n'en as jamais vu de pareil ! Enorme ! Il en valait bien douze,

—Douze pieds ! Mais alors c'était un alexandrin.

¹ Nom sous lequel on désigne les plaines de la Hongrie.

LES NOCES GLORIEUSES

Ceux que l'amour a joints, tôt ou tard, vont ensemble,
Et Dieu veut que la terre ou le ciel les rassemble.
Amants, ne pleurez plus ! Dieu, je vous le promets,
Un jour vous donnera votre amour à jamais.

Pierre et Marthe s'étaient aimés sans espérance.
Ne pouvant être unis, ils se dirent adieu.
Les étrangers ligüés se ruaient sur la France :
Pierre se fit soldat, et Marthe épousa Dieu.

Pierre fut un vaillant ; Marthe fut une sainte.
Un jour qu'il s'élançait au-devant du canon,
La mort désigna Pierre. Il expirait sans crainte
Et regardait le ciel, en murmurant un nom !

Et voilà qu'à ce nom répondit la voix chère !
L'heureux Pierre vit Marthe entre la mort et lui.
Ils se retrouvaient là, sur le champ de la guerre.
Dieu dit : " Que ces enfants soient unis aujourd'hui ! "

Et comme elle essayait de le rendre à la vie
Et pensait, en pleurant, ce cœur ensanglanté,
Une balle de Dieu, bienfaisante ennemie,
Coucha près du soldat la sœur de charité.

LOUIS RABISONNE

AIMONS-NOUS

J'allais, sur la rue, lorsque mon œil fut attiré par
des lettres flamboyantes, qui s'étaient pompeuse-
ment sur un placard, et je lus : *Enfant trouvé dans
une église*. Je ne sais pourquoi cette banalité d'un fait
divers, jeté en pâture à la curiosité malsaine du pu-
blic, me rendit ce jour-là rêveuse et triste. Est-ce
parce qu'il tombait une pluie fine et glacée qui vous
transperçait jusqu'aux os, enveloppant la ville d'une
buée grise, ennuyeuse à vous donner le spleen ? L'es-
prit, comme un caméléon, prendrait les teintes du
sol où il se pose, riant avec le soleil, pleurant avec la
brume ?

Et je me mis à songer aux capricieux hasards du
destin, à ce pauvre petit être, emmaillotté dans un
vieux morceau de gazette, grelottant et tremblant sur
cette froide dalle de pierre... sous la clarté impas-
sible de la petite lampe du sanctuaire. Les vagisse-
ments de l'innocent troublent la quiétude du Dieu eu-
charistique qui se souvient de la pauvreté de la
crèche, de la paille humide, des gros glaçons paille-
tant de diamants l'humble abri de la sainte famille.
Et, tu avais, pour réchauffer tes membres bleuis, l'a-
mour de la Vierge-mère te pressant dans ses bras, te
couvrant de baisers, t'enveloppant de chaudes ca-
resses... ce que tu ne connaîtras pas, toi, pauvre oi-
seau tombé du nid !... Qui va te recueillir ?... Qui va
laisser tomber dans ta bouche tendue, comme une
fleur avide de rosée, la manne des petits, que le Ciel
fait passer par le cœur des mères...

Quand, partout on accueille avec des transports de
joie l'arrivée d'un de ces hôtes des cieux, lorsque de
joyeuses volées jettent aux quatre vents la bonne
nouvelle, toi, paria d'un jour, on te repousse, on te
renie, on t'arrache de la souche maternelle comme un
parasite... Eh ! sont-ils plus beaux, plus roses que
toi, ceux qui dorment dans de mignonnes prisons de
soie et de dentelle dont on soulève en tremblant la
fragile porte, pour guetter un premier sourire, rayon
de soleil printanier caressant un bourgeon d'avril ?

Le même souffle divin vous anime, enfant du trot-
toir ou fils de famille. Oui, vos âmes sont sœurs,
qu'importe ce vêtement de chair qui les recouvre, il
es passager et s'use vite : les vers le rongent indiffé-
remment, de la boîte noire ou du cercueil constellé
d'argent qui le contient. Vous êtes tous deux conviés
au même banquet, le but du voyage est identique, et
de semblables destinées éternelles vous attendent...
Pourquoi ce mur de préjugés qui vous sépare à ja-
mais... et qui font de l'homme, entrant dans la vie par
la sombre porte du malheur, un être de différente
espèce que la vôtre ? Que t'a fait ce chétif marmot, ô
société, pour que tu t'acharnes après lui, flétrissant
son inconsciente tare d'un nom infamant, vouant au
mépris des âmes vulgaires, de "la plèbe ignorante, ce
pâle front de martyr sillonné d'une marque de Cain ?
Quel beau présent que cette vie que tu lui jettes

comme une aumône... orange desséchée... dont on a
sucé la pulpe ! Enfant sevré de bonheur, de tendresse
avant d'y avoir goûté, âme éteinte et glacée, comme
ces pâles étoiles aux rayons mourants qui, demain,
vont sombrer dans le vide, figures ternes où ne bril-
lent pas le noble orgueil, la sainte fierté qui fait le
grand citoyen, l'homme de génie.

* *

Bien court fut l'épisode de leurs amours : il était
brun, elle était blonde ; ils se virent, s'aimèrent et se
le dirent. Pleins d'idéal, tous deux ils brodaient sur
le canevas de l'avenir de jolis dessins : un ciel tou-
jours bleu, une onde limpide, une barque légère, con-
tinuellement bercée d'un même mouvement rythmé et
doux, des jardins à perte de vue, des fleurs, des fleurs,
des fleurs, de toutes sortes, muguet, roses, margue-
rites, myosotis, etc., qu'ils cueillaient ensemble, com-
posant, appuyés l'un sur l'autre, le joli bouquet de
leur vie : l'éternelle idylle des vingt ans !

Puis, tout à coup, comme dans un décor de Faust,
les fleurs tombent en cendres, à l'instar d'un vase de
Pompéi.

Mais cette fois, au lieu de Méphistophélès, c'est la
froide Raison qui vint souffler sur leurs beaux rêves
d'or et les fit s'envoler comme une nichée de moi-
neaux.

Et les amoureux, assis au bord du chemin, écoutent
sans comprendre la voix métallique de l'austère rai-
sonneuse.

— Arrière, toi, qui osas porter tes aspirations amou-
reuses sur cette jeune fille noble et pure. Ignore-tu
ton origine : enfant trouvé, *larve humaine*, oublié sur
le seuil d'un hospice ? Ah ! Ah !... tu as cru que ta
figure d'Adonis, l'éclair du génie, qui brille dans tes
yeux, la vigueur de ton bras, la sûreté de ton ciseau
pouvaient remplacer le nom qui te manque... Er-
reur ! on pardonne aux *filis perdus* leur lâcheté, leur
deshonorante passion, mais la loyauté, la droiture, la
valeur d'un *enfant trouvé* sont irréprochablement con-
damnées devant le tribunal des honnêtes gens...
Mais qu'attends-tu donc ? Mais va-t-en !

Et le bras tendu, pâle et dure comme une statue
de mausolée, la déesse rigide terrorise le pauvre en-
fant... Il essaie de parler... mais les sons meurent
dans sa gorge, et comme Adam chassé de l'Eden,
courbé, rougissant, il s'éloigne en sanglotant. Il se
retourne, pourtant, croyant entendre un soupir, un
appel de sa fiancée ; son regard embrasse une dernière
fois le paradis perdu, puis l'adolescent pousse un
grand cri et s'enfonce dans la solitude des déserts où
gronde le simoun, où des nuages de poussière tourbil-
lonnent en spirales vers le ciel noir.

* *

Anges, qui voilez votre face devant l'Eternel, et
qui n'avez pas laissé la terre boire les larmes de Pierre
et de Madeleine, recueillez dans des coupes étince-
lantes les pleurs des enfants trouvés ! Portez-les sur
l'autel des sacrifices, qu'ils parfument le paradis et
tombent sur l'âme des mères dénaturées, pour les
purifier.

COLOMBINE.

POUR LES COLONS DU NORD

Nos confrères de l'*Avenir du Nord*, de Saint-Jé-
rôme, ont organisé un grand concert, pour dimanche
le 8 septembre, en faveur de la souscription des jour-
nalistes de Montréal pour la construction d'une école
chez les colons de la Ferme-Neuve.

La musique de Saint-Jérôme exécutera plusieurs
morceaux ; MM. J.-J. Grignon, de Saint-Scholastique,
et le Dr P.-E. Prévost, de Montréal, joueront
une charmante opérlette, et M. Godefroy Langlois, ré-
dacteur en chef de la *Patrie*, fera une conférence sur
l'instruction publique.

Cette fête de patriotique charité mérite un plein
succès et nous aimons à croire qu'elle l'obtiendra.

PRISE DE VOILE

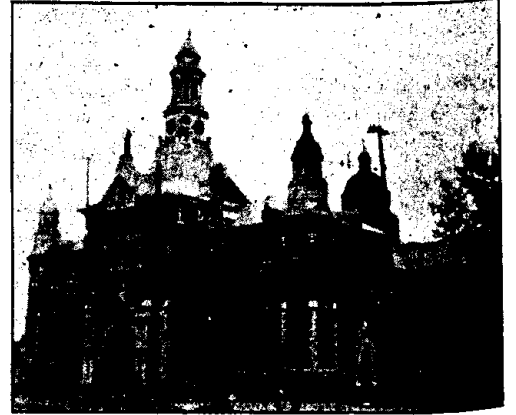
CHEZ LES FRANCISCAINES DE QUÉBEC

Une cérémonie, toujours émouvante malgré sa fré-
quence relative, a eu lieu le 19 août dans la magnifi-
que chapelle des Sœurs franciscaines, à Québec.

Il s'agissait d'une prise d'habit, c'est-à-dire d'un
quintuple enrôlement volontaire parmi les servantes
du Seigneur.

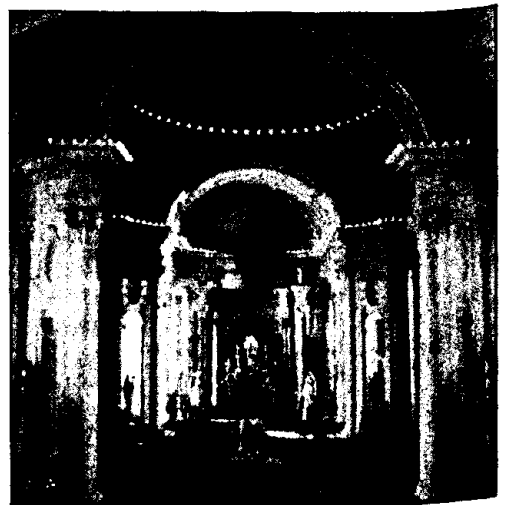
Cinq jeunes filles, en effet, sont allées augmenter le
nombre des Missionnaires de Marie, chargées de
l'œuvre de l'Adoration perpétuelle du Très Saint-
Sacrement.

Le Révérend Père Ange-Marie, franciscain, a présidé
cette cérémonie, avec l'assistance de M. l'abbé L.-H.
Paquet.



Monastère des Franciscaines, Grande Allée, Québec

Les courageuses et nobles jeunes filles, qui se sont
arrachées aux trompeuses séductions du monde pour
se consacrer à la sanctification du genre humain, sont :
Mlles Rosa Daignault, qui portera en religion le nom
de mère Marie-Zélia du Sacré-Cœur ; Bernadette
Cousinault, qui s'appellera désormais mère Marie
Notre-Dame des Lis ; Diana Couvrette, qui sera mère
Marie-Etienne de Jésus ; Stella Dussault, qui se
nomme maintenant sœur Marie-Austreberthe de
Jésus, et Anna Daveluy, dont on a fait la mère Elec-
tat de Sainte-Claire.



Intérieur de la chapelle

Cette dernière est la fille de notre estimé conci-
toyen, M. Georges Daveluy. Elle est allée rejoindre
sa sœur, Albina Daveluy, qui, au mois de décembre
dernier, avait pris l'habit dans le même couvent, se
retirant du monde, sous le nom de Mère Marie-Flore
de l'Eucharistie.

Au sujet de cette cérémonie du mois de décembre,
il convient de rappeler un touchant rapprochement,
fait dans son sermon par le R.P. Colomban, fran-
ciscain.

Ce jour-là, sept nouvelles religieuses entraient dans
l'ordre, et ce nombre a permis au prédicateur de mon-
trer la voie du martyre aux dignes jeunes filles qui se
sacrifiaient à Dieu et à l'humanité. Quelques mois
avant, en effet, sept religieuses franciscaines, en mis-

tion chez
barbares,
et propage
Cet exer
sers pas le
ces admira
leur zèle e
N'est-il
s'infiltrer d
bonnes fai
préférer a
tranquillit
ple guimpe
mondaines
leur.
Toutes
à cet ordre
la fille du
de Sprinzi
avenir, pe
filles du S
que cette
le sacrific
à une fan
Benoit X
nes, des r
été jugée
L'ordre
puisqu'il
rante-cin
globe. L
quelques
Elles se l
que l'on
C'est ain
et élégan
ristique.
elles-mê
Leur c
sans cont
rique. I
ses délic
toutes le
lées dans
a été ér
catholiqu
Anne cro
devoir,
thumat
du Cana
des fran
Sous
MONDE
étant er
mes der
Je ne
phique,
tiatique
y puiser
un voya
qu'au p
Bon
exagéré
tient.
des som
Ceci
y voir,
montan
pour ar
les lieu
par les
En v
peut y
ment.
Arri
à exam
n'ayan
import

sion chez les Chinois, avaient été massacrées par ces barbares, mourant dans les supplices pour confesser et propager la foi chrétienne.

Cet exemple, qui, hélas ! n'est pas le premier et ne sera pas le dernier, loin de ralentir le saint zèle de ces admirables filles, ne fait, au contraire, qu'activer leur zèle et augmenter leur résignation.

N'est-il pas consolant, à une époque où l'incrédulité s'infiltré dans les masses, de voir des jeunes filles de bonnes familles, destinées à faire figure dans le monde, préférer à tous les vains plaisirs de la vie la sévère tranquillité du cloître ; aux parures brillantes, la simple guimpe et la robe immaculée ; aux agitations mondaines, le travail consolateur et l'apostolat périlleux.

Toutes les classes élevées fournissent un contingent à cet ordre admirable. C'est ainsi que, tout récemment, la fille du prince Orsini et de la princesse née Hoyos de Sprinzenstein, a abandonné tout : beauté, richesse, avenir, pour rentrer dans la phalange privilégiée des filles du Seigneur. C'est à Rome, à la Maison-mère, que cette jeune patricienne de vingt et un ans a fait le sacrifice de sa vie, se montrant digne d'appartenir à une famille qui a fourni deux papes, Nicolas III et Benoît XIII, ainsi que plusieurs cardinaux, des moines, des religieuses, notamment Dona Camille, qui a été jugée digne de la béatification.

L'ordre des franciscaines est de formation récente, puisqu'il date à peine de trente ans. Il possède soixante-cinq maisons répandues sur tous les points du globe. La mission de Québec, qui n'existe que depuis quelques années, compte déjà quatre-vingts religieuses. Elles se livrent à des travaux divers, même à ceux que l'on ne confie qu'aux hommes, dans le monde. C'est ainsi qu'elles composent et impriment une utile et élégante publication de 30 pages : *La Revue Eucharistique*. Elles exécutent seules ce travail, suppléant elles-mêmes aux pressiers, aux mécaniciens, etc.

Leur chapelle est un véritable bijou, la plus jolie, sans conteste du Canada, et peut-être de toute l'Amérique. Plus de mille lampes électriques irradient sur ses délicats ornements, ses vitraux, ses ciselures, et toutes les richesses que la piété des fidèles a accumulées dans ce sanctuaire. Cette merveilleuse chapelle a été érigée avec le concours empressé de tous les catholiques du diocèse, et les pèlerins de Sainte-Anne croiraient n'avoir accompli que la moitié de leur devoir, si, en se rendant au temple consacré à la thaumaturge nationale, c'est-à-dire à la protectrice du Canada, ils ne s'arrêtaient à la féerique chapelle des franciscaines de Québec.

EN VOYAGE

Sous ce titre, je commence aujourd'hui, dans LE MONDE ILLUSTRÉ, la publication d'une série d'articles étant en réalité les observations prises par moi dans mes derniers voyages en Europe.

Je ne désire pas entreprendre une étude géographique, mais, au contraire, une étude de mœurs, artistiques et philosophiques. Le lecteur canadien pourra y puiser, avec avantage, tous les détails nécessaires à un voyage en Europe, tant au point de vue d'économie qu'au point de vue instructif.

Bon nombre de nos compatriotes se font une idée exagérée de la possibilité d'un voyage sur le vieux continent. Ils sont sous l'impression qu'il faut pour cela des sommes considérables.

Ceci est absolument faux ; on peut aller en Europe, y voir, y étudier et cependant n'avoir avec soi qu'un montant relativement peu considérable. Cependant, pour arriver à ceci, il faut savoir voyager, connaître les lieux et ne pas jeter à tort et à travers son argent par les fenêtres.

En voyage, il en est comme dans toutes choses, on peut y aller largement, on peut aussi y aller modestement. Le tout est de savoir s'y prendre.

Arrivé là-bas il ne faut pas perdre un temps précieux à examiner un tas de choses absolument secondaires, n'ayant, au point de vue historique et artistique, aucune importance. Il faut marcher droit au but.

En somme, que désire le Canadien qui va en Europe ? s'instruire. Repasser sur le vif les grands points de l'histoire, admirer les chefs-d'œuvres anciens et modernes de la peinture, de la sculpture et de l'architecture. Enfin, écouter les œuvres musicales et lyriques et admirer les acteurs célèbres dans les grandes pages de la littérature dramatique.

D'autres encore aiment à s'initier au rouage administratif des peuples qu'ils traversent. Ils veulent étudier l'agriculture, le commerce, observer les progrès de l'industrie.

Moi, qui ai toujours voyagé un peu comme un reporter, un carnet d'une main et un crayon de l'autre, questionnant jusqu'à l'impertinence, j'ai en note bien des souvenirs, bien des détails qui seront, j'en suis certain, utiles à plusieurs.

Je vais donc, la semaine prochaine, commencer un voyage à travers la Belgique et la France, et nous nous arrêterons tout d'abord à Anvers.

JÉHIN PRUME.

N. B.—Cette série d'articles sera illustrée.

PROFILS D'ARTISTES MONTRÉALAIS

HARMANT

Nous ne présentons pas à nos lecteurs un inconnu ; Harmant est, au contraire, si estimé, si populaire, que parler de lui publiquement est une fatigante banalité. Mais comme il ne s'agit pas ici de répéter pour la millième fois que c'est un artiste de talent, vrai Protée, pouvant revêtir tous les costumes, interpréter tous les rôles, ce qui est connu, nous croyons devoir attirer l'attention de nos lecteurs sur la nouvelle incarnation de cet artiste gentleman.



Photo J.-A. Dumas

De sa carrière si brillante et de son talent si délicat et si fin, nous ne dirons pas un mot. Il est de notoriété publique qu'il est maître dans son art et que son esprit et son "Vis comica" sont irrésistibles. Mais ce qui est nouveau pour tous, c'est la tentative qu'il fait d'implanter à Montréal un théâtre vraiment français ; mieux, même : vraiment gaulois.

Le Palais-Royal sera une scène à la fois convenable et humoristique. Le comique spirituel et convenable, mais c'est le desideratum, le merle blanc du théâtre ! Faire pleurer les foules, rien n'est plus facile. Il suffit de montrer les perfidies du monde, les pièges journaliers, les trahisons renouvelées, les misères criantes, et les larmes tombent, abondantes et amères. Pas besoin d'aller au théâtre pour sangloter : il suffit de vivre.

Mais si, fatigué des traîtrises du sort, vous voulez vous y soustraire un moment et vous créer une vie factice, agréable comme un beau rêve, vous sentez le besoin de plonger dans l'heureux oubli en échappant

à vos déboires par la constatation des tribulations ou des travers d'autrui, choses toujours visibles, il faut recourir à l'unique remède, c'est-à-dire au théâtre comique.

C'est ce genre d'éducation pratique, agréable et infaillible, que va nous donner Harmant.

Il a composé une troupe capable d'interpréter parfaitement les bons auteurs, moralistes gais et amuseurs par excellence, répondant ainsi à un besoin plus impérieux qu'à la douteuse satisfaction de larmoyer sur nos mères.

Son théâtre, petite bonbonnière, ouvrira le 2 septembre, et il n'est pas douteux que cette nouveauté ne soit du goût de tout le monde. Son programme est celui-ci : Amuser et moraliser. En d'autres termes, il se propose de faire aimer la vertu en ridiculisant le vice.

Mlle ADRIENNE BROUSSEAU

LE MONDE ILLUSTRÉ, qui s'est toujours fait un devoir d'encourager notre jeunesse éprise d'art, en signalant ses œuvres, vient de nous exprimer le désir d'avoir de nous une appréciation du travail artistique d'une Canadienne-française, Mlle Adrienne Brousseau.

Cette œuvre, que la ville de Montréal, (*) mûe par un sentiment patriotique très louable, semble vouloir acquérir pour l'offrir en cadeau à leurs Altesses Royales le duc et la duchesse d'York, lors de leur passage au Canada, mérite sûrement plus qu'une banale attention, et nous sommes fiers de reconnaître le beau talent qu'y a révélé l'auteur.

Imaginez, lecteurs, et tout particulièrement vous, lectrices, puisque l'œuvre est toute féminine, un somptueux court-pointe de satin et de soie, non pas comme vous en rêvez, peut-être, orné de triangles et de losanges multicolores avec rubans lilas et roses, mais très finement décoré de dessins au fusain, d'un caractère tout idyllique : amour, femmes, oiseaux, fleurs.

Ces dessins pleins de fraîcheur se voient sur quatre panneaux et cinq médaillons de satin blanc, lesquels sont réunis par un point dit fil d'araignée, qui enjolive agréablement deux cent quarante étoiles en fine dentelle ; l'ensemble est enfermé dans un encadrement de soie blanche.

Et toute cette soie en dentelle et ce satin, où semblent s'être délicatement matérialisés les rêves de quelque Watteau, reposent sur une riche douillette de soie, jaune pâle.

N'est-ce pas qu'il y a lieu d'admirer l'exquise habileté des doigts roses qui ont fait ce fin travail et le goût qui a présidé au choix des poétiques sujets champêtres qui en rehaussent la beauté ?

Nos sincères félicitations et nos plus chaleureux encouragements à l'aimable compatriote et artiste de talent qu'est Mlle Adrienne Brousseau.

GEORGES DELFOSSE,
ALBERT FERLAND.

DU THÉÂTRE FRANÇAIS

L'entrepreneur M. Urbain Ledoux, consul des Etats-Unis aux Trois-Rivières, a entrepris de doter Montréal d'un théâtre français dans la saine tradition. Il veut aussi organiser un conservatoire national, pour la formation des jeunes talents dramatiques qui se révèlent sans cesse parmi nos compatriotes. M. Ledoux a organisé une compagnie au capital de dix mille piastres (payé, assure-t-il) et dont le fonds social sera encore accru, selon les besoins. La salle des spectacles du Monument National a été louée pour l'année, et elle sera complètement restaurée et aménagée *ad hoc*. M. Ledoux, en compagnie de son régisseur, M. Elzéar Roy, est parti pour New-York, où il espère trouver les artistes français dont il a besoin pour ouvrir sa nouvelle saison théâtrale dès le 30 septembre. S'il donne ce qu'il promet, il mérite succès.

(*) Lord Strathcona, si avantageusement connu comme philanthrope, aurait, croyons-nous, une belle occasion de s'intéresser au succès d'un beau talent. Et nous présumons, étant donné sa nature généreuse, qu'il serait enchanté, si le bruit de gloire qui se produit autour du nom de Mlle Brousseau parvenait jusqu'à lui.





INDISCRETES I

LA MÈRE

Ce qu'on doit se proposer dans l'éducation de la femme, c'est de communiquer le plus de connaissances nécessaires et belles, en usant le moins de forces cérébrales. La femme a, dans la famille, un rôle auquel elle ne peut jamais se soustraire ; elle doit faire l'éducation morale et physique des enfants. C'est à cette fonction que nous devons la mieux préparer.

A la mère incombe surtout la tâche de développer le cœur. Le respect attendri de l'enfant est une piété. Le soir, sur les genoux, petit examen de conscience (d'une minute, c'est assez : "J'ai eu honte de mon enfant ; je veux en être fier demain...") Après une correction, la mère doit toujours être plus peinée d'avoir sévi que l'enfant d'avoir subi le châtement. C'est le grand art de la mère que de condenser la moralité dans l'amour filial, qui en est nécessairement la première forme. La crainte de "faire de la peine à sa mère" est le premier remords de l'enfant ; il est longtemps le seul ; il faut que ce remords naif soit affiné par les soins de la mère, rendu profond comme l'amour, et que dans cette formule rentrent les sentiments les plus hauts. Le cœur de sa mère est sa conscience ; il faut donc en effet que ce cœur soit toute la conscience humaine en raccourci.

La pédagogie pratique, avec l'hygiène de la famille qu'elle comprend, est presque la seule science nécessaire à la femme, et c'est précisément la seule, peut-être, qui ne lui est pas transmise. Remarquons, d'ailleurs, que la pédagogie, étant l'art d'enseigner, implique par cela même la connaissance des matières d'enseignements ; si de plus on admet que, pour donner une juste notion des choses, il faut commencer par en avoir une connaissance approfondie, voilà la porte ouverte toute grande à l'activité et à l'extension intellectuelle de la jeune fille.

Un autre ordre de connaissances correspond à un autre rôle de la femme, non plus dans la famille, mais dans la société. La femme représente dans la psychologie humaine l'être en qui sont vivaces et le plus puissants tous les sentiments de pitié, d'affection, d'"altruisme," de dévouement ; elle devrait être la tendresse vivante, la sœur en charité de tout homme. Faire de la politique serait pour la femme une occupation bien stérile et peu pratique ; faire de la philanthropie est tout à fait dans son rôle. Or la philanthropie constitue déjà aujourd'hui une science qui touche aux parties essentielles de l'économie politique ; or c'est par elle que la femme devrait aborder l'économie politique.

JEAN MARIE GUYAU.

LA MODE

Les ailes seront beaucoup employés pour les chapeaux d'hiver, ainsi que les plumes couteaux. Des roses en velours ou satin, ou velours et satin combinés garniront le dessous des bords des chapeaux, et seront généralement accompagnées de feuillage ou de velours vert.

D'après renseignements pris dans diverses maisons de gros, il faudrait s'attendre à une très forte demande, cet automne et cet hiver, pour les velours et les velveteens. On nous dit qu'à Paris et à New-York les grandes maisons à la mode montrent de grands manteaux faits en velours.

De nouveau, les corsages se ferment sur le devant. Ils sont attachés par de petites agrafes posées sur la doublure et qui ne se voient pas. Le dessus est croisé et attaché par des brandebourgs en or, qui sont terminés par des ornements "Art-nouveau," ayant la forme de fruits, de baies, etc.

Les jupes des costumes de sport sont assez courtes. Les nouveaux modèles sont faits avec des plis tout autour et sont attachés au corsage qui est très large, et à plis doubles. La jupe n'est pas attachée au corsage à la taille, mais à environ deux ou trois pouces plus bas, à l'endroit où se place la large ceinture en cuir.

Parmi les étoffes d'hiver, on recommande les serges ainsi que plusieurs tissus nouveaux de couleurs unies, à longs poils noirs et blancs. Le velours sera choisi pour garnir toutes ces étoffes, velours noir ou de la même nuance que le fond de l'étoffe, souvent avec un soupçon de galon d'or très étroit.

Dorénavant l'acier bruni et l'argent oxydé seront très employés pour les ornements en usage dans la mode tels que boucles, épingles, etc., etc. Ceci dénoterait que l'engoûtement pour les ornements brillants en or et en argent aurait une tendance à se modifier. Malgré cela, les ornements brillants se vendent toujours, car au début il n'y aura guère que la clientèle d'élite qui jettera son dévolu sur les ornements de couleur plus réservée.



Chapeau de soirée, de dentelle argent et jais. Le bord est retenu, par intervalles, par des boucles d'acier. Sur le côté, une grosse rosette—à gauche, un ornement avec aigrettes.

Cet élégant modèle, forme Bérêt, pour l'hiver, est en feutre bleu, égayé par 2 bandes étroites de velours écossais. En avant, sur le côté, deux plumes couteau légèrement courbées, bleu assorti, retenues dans un nœud de velours par une boucle d'or.

Chapeau élégant en feutre mou, couleur ficelle, avec une ligne de piqûres blanches traversant le bord et disposées de façon à ce que la chaîne de la piqûre soit visible sur le bord retourné. Deux plumes-couteau retenues par un nœud de velours complètent le chapeau.



Ta
mett
ment
dans
fuma
le P
sel.
Il
car à
To
pass
serai
jusq
et d
d'Ar
dans
si je
faut
être
M
de r
sa m
pens
de G
relat
"Ar
d'Ar
bref
et p
coup
"P
pris
Don
Le
pour
t-ell
au la
bien
de n
A
trus
U
et d
Il
plac
N
pres
pu l
qui
—
sour
P
sent
peli
R

PETITE POSTE EN FAMILLE

Mlle L. C., Malbaie.—Je vous ai écrit et compte sur votre obligeance. A bientôt.

Mlle Agathe des Monts. Montréal.—Votre pseudonyme me donne envie d'aller à la campagne. J'ai senti battre un cœur dans votre lettre. Merci pour Malbaie, pour LE MONDE ILLUSTRÉ et pour moi des bonnes choses que vous dites. Vous ne sauriez croire quel plaisir j'éprouve à publier les jeunes ; mais aussi quelle peine m'accable quand je ne puis me rendre à leurs vœux. Les idées de votre poésie sont très belles, croyez-moi ; mais, je le regrette beaucoup—quelques règles essentielles de prosodie ne sont pas bien observées. Voyez donc Quitard. Courage, ne vous rebutez pas, le travail vous fera certainement réussir, car je vois du talent chez vous. Ne me gardez pas rancune, je fais pour le mieux, charmante inconnue. Au revoir.

Mlle C., Québec.—Toute collaboration doit être signée d'un nom responsable, avec adresse. Ce qui s'empêche pas l'auteur de prendre un pseudonyme pour la publication. J'aurais besoin de vous écrire.

Mlle Hortense.—Votre pièce est à l'étude. Il me faudrait vos noms et adresse le plus tôt possible. Merci.

Mlle M. A., Chambly.—LE MONDE ILLUSTRÉ donnera bientôt des vues sur Chambly. Nous retarderons jusqu'à ce temps votre article. Prenez courage et merci. Muse vous-même, aimez les muses.

Mme M.-L. B., Springfield.—Ne pourriez-vous pas nous envoyer quelques photographies de votre ville, correspondant à vos descriptions ? Nous attendrons pour publier en même temps votre bel article. Réponse immédiate, s.v.p., Madame.

M. P. J., Montréal.—Bienvenu. Au revoir. Merci.

M. Jules-M. L., Halifax.—Reçu poésie. Paraîtra le plus tôt possible. Vous reviendrez, n'est-ce pas ?

M. O. D., Québec.—Une de vos poésies a paru la semaine dernière. Je viens de lire Frustra. Acceptée. Vous avez fait un grand pas. N'est-ce pas que le travail est avantageux ? Mes félicitations sincères. Si vous ne vous négligez pas, il me semble que vous pourriez faire très bien—et, alors, je serai heureux avec vous. Au revoir.—ANTONIO.

un des plus grands succès parisiens et la pièce favorite de la célèbre Judic.
Nous en reparlerons.

DEVINETTE



Lui.—Tu voulais acheter de ce juif : as-tu examiné sa marchandise qui ne vaut rien ?...
Elle.—Appelle-le donc.
Lui.—Où est-il ?...

—Qu'est-ce qui pèse le plus lourd, le poisson vivant ou le poisson mort ?
—Oh ! ce doit être le poisson mort. L'autre jour j'ai vu X... prendre une carpe de six livres et, le lendemain, sa femme racontait qu'elle pesait douze livres.

THÉÂTRE DE LA GAITÉ

Ainsi que nous l'avons annoncé dans notre dernier numéro, le théâtre de la Gaité, qui a fait une nouvelle toilette, va ouvrir ses portes le 16 septembre, sous la direction de M. Darcy, le sympathique artiste que tout Montréal connaît et estime. Avec un pareil administrateur, connaissant à fond les secrets du théâtre, le public de Montréal peut être assuré d'une saison irréprochable à tous les points de vue. On n'a, du reste, qu'à se rappeler le succès sans précédent qui a accueilli la saison d'été pendant laquelle des auditoires ultra select ont applaudi comme elles le méritaient les pièces les plus brillantes du répertoire d'opéra-bouffe, joués par les excellents artistes qui composaient la troupe de M. Darcy. Ces artistes feront encore, cet hiver, les délices de nos connaisseurs. L'orchestre est composé de musiciens de premier ordre comprenant des solistes du Parc Sohmer.

Les décors seront entièrement nouveaux chaque semaine, et tout fait présager une saison théâtre sans rivale. La pièce d'ouverture est "Mlle Nitouche,"

Madame LEONIE LEBLANC

Contre la Prostration Nerveuse

Le Régulateur de la Santé de la Femme du Dr Larivière est le remède souverain. Guérison quasi miraculeuse.



Quand le sommeil s'éloigne de votre paupière et qu'il vous est impossible de prendre de repos, c'est que vos nerfs sont agités.

Cette affection est arrivée sans que vous vous y attendiez. Au début, elle n'était pas trop intolérable, mais bientôt elle devint si douloureuse qu'il vous a encore été impossible de trouver du repos. Cette maladie est la prostration nerveuse et pour remettre le système nerveux dans son état normal, il faut faire usage d'un tonique puissant, tel que le Régulateur de la Santé de la Femme, du Dr J. Larivière, recommandé par toutes les autorités médicales contre toutes les maladies inhérentes à la femme. Aussitôt que vous vous apercevrez, mesdames que vos nerfs sont agités, faites usage de ce remède et vous serez guéries comme le fut Mme Léonie Leblanc, de Bridgeport, Ct. Voici ce qu'elle dit :
"Je souffrais de prostration nerveuse depuis plus de deux ans et tous les remèdes que j'avais pris ne m'avaient donné aucun soulagement. Je consultai en vain médecin après médecin : aucun ne put me guérir. Il y a deux mois, je pris sur l'avis d'une de mes amies une bouteille de votre Régulateur de la Santé de la Femme. J'en éprouvai un soulagement immédiat. Je continuai le traitement et, après avoir pris 6 bouteilles de ce merveilleux remède je fus entièrement guérie. Je ne puis que le recommander à toutes les femmes souffrantes."

MME LEONIE LEBLANC.

AVIS AUX FEMMES SOUFFRANTES

Aussitôt que vous vous sentez indisposées, écrivez au Dr J. Larivière, Manville, R. I., qui se fera un plaisir de vous donner gratuitement les avis dont vous avez besoin.

X B

EDMOND HARDY

Musique et Instruments de Musique

Musique Religieuse.
Musique pour Orgue et Harmonium.

Violons ! Violons !! Violons !!!

Assortiment de 250 violons de la manufacture Jerome, Thibouville, Lamy & Cie, de Paris. Prix : \$2.50 à \$250.
Violoncelles, Mandolines, Guitares, Banjos, Etc.

Instruments de Fanfares.

des célèbres maisons MAHILLON, de Bruxelles ;
JEROME, THIBOUVILLE, LAMY & CIE, de Paris.

Cordes Harmoniques pour Violons à 5 cts, 10 cts, 15 cts, 20 cts et 25 cts la pièce.

Phonographes et Graphophones de \$7.50 à \$150.00.
Réparations d'instruments de tous genres.

Le nouveau catalogue de musique vocale et instrumentale de la maison Hardy sera envoyé gratis à toute personne qui en fera la demande.

1676, rue Notre-Dame, Montreal

MON JOURNAL, Recueil hebdomadaire pour les enfants de 8 à 12 ans, illustré de gravures en noir et en couleurs, paraît tous les samedis. Le numéro coûte un an 10 fr., six mois 5 fr. 50. Un numéro sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Librairie Rachote & Cie 79 boulevard Saint-Germain, Paris.

La Revue Mame Charmante publication illustrée paraissant tous les mois et éditée par la célèbre maison Mame. Agréable, instructive et morale. Abonnement : un an, 11 fr. 50. Maison Alfred Mame & Fils, 168 Boulevard Saint-Germain, Paris, France.

ANECDOTES CANADIENNES

Montcalm jugé par un sauvage

Montcalm avait une très petite taille, et une figure agréable, qu'animaient des yeux extrêmement vifs. Un chef sauvage, étonné que celui qui faisait des prodiges ne fût pas de grande stature, s'écria, la première fois qu'il le vit :

— Ah ! que tu es petit ! mais je vois dans tes yeux la hauteur du chêne et la vivacité de l'aigle. — F.-X. GARNEAU.

Le mot juste

Charles Laberge, un de nos meilleurs orateurs et écrivains disparus, assistait un jour à une assemblée où M. Cherrier prit la parole pour combattre le projet de la Confédération. M. Cherrier parlait bien, mais il hésitait quelque fois et ne trouvait pas toujours du premier coup le mot qu'il cherchait.

— Quel est disait-il le pouvoir le plus, le plus propre... propre... à...

C'est un pouvoir d'eau, dit Laberge assez haut pour être entendu d'une partie de l'auditoire. — L.-O. DAVID.

Prière touchante

— Quand la Robe-Noire est avec nous, il fait clair et il fait chaud dans la réserve, me disait un bon sauvage converti du paganisme d'abord, puis du protestantisme ; mais, quand il s'en va, il fait noir et tout le monde a froid. Donne-nous donc, ô grand chef de la prière, des Robes-Noires qui demeurent toujours avec nous. Je suis vieux et malade, je vais laisser des enfants après moi. Je serai content et tranquille si la Robe-Noire vient habiter parmi nous, car je sais qu'après mes enfants seront bons. — Mgr LANGEVIN.

Un petit prédicateur

Les enfants de nos écoles sont admirables de zèle et deviennent de petits prédicateurs zélés et souvent victorieux des résistances des parents.

— Père, je vois bien que tu ne m'aimes pas, disait un enfant mourant à un vieux païen, car tu ne veux pas venir avec moi voir Dieu et la sainte Vierge.

— Et que faut-il pour cela ? répliqua le père touché.

— Il faut te faire instruire par la Robe-Noire et recevoir l'eau de la prière qui rend le cœur fort.

— Je te le promets, dit le vieux.

Ils aiment tant leurs enfants, nos bons sauvages ! — Mgr LANGEVIN.

Une boutade du juge Johnson

Il y a quelques années, alors que l'hon. juge Johnson représentait la Couronne devant la cour criminelle, un jeune avocat défendant un prisonnier accusé de vol, lui avait déplu et avait terminé sa plaidoirie en disant que sa cause était une cause extraordinaire.

Prenant la parole, il dit avec le ton ironique et hautain qu'il savait prendre :

— C'est vrai, votre Honneur et Messieurs les jurés, cette cause est une cause extraordinaire ; le prisonnier est extraordinaire, son avocat est extraordinaire, ses moyens de défenses sont extraordinaires. Il n'y aura qu'une chose ordinaire, ce sera la condamnation du prisonnier à la peine ordinaire. — L.-O. DAVID.

Deux bons mots de l'hon. Taillon

Lorsque le chemin de fer du Nord était sous le contrôle du gouvernement, ce pauvre Taillon était assiégé du matin au soir par ceux qui voulaient faire partie de l'administration de ce chemin. Un jour, plus impatienté que de coutume, il s'écria : — Eh bien ! il ne restait plus qu'une place dans les chars pour les voyageurs, prenez-la, je vais être débarrassé,

nous allons annoncer que non seulement les bureaux, mais tous les chars, même celui réservé au bagage sont remplis, qu'il n'y reste plus une place ni pour les employés ni pour le public."

Le solliciteur ébahi se mit à rire et s'en alla raconter l'aventure qui fit du bruit.

Une autre fois, ne sachant que répondre à quelqu'un qui le tourmentait : — "Tiens, voulez-vous ma place ? Prenez-la, je m'en vais." Et il partit. — L.-O. DAVID.

Réponse sublime

— Le prêtre ne t'aime pas, disait un pasteur protestant à un sauvage de Qu'Appelle ; il ne te donne ni tabac, ni habits.

Le Peau-Rouge entr'ouvre sa chemise et répond :

— Es-tu capable de lire dans mon cœur ?

— Non, répondit le ministre étonné.

— Eh bien, reprit le sauvage, c'est dans mon cœur que la Robe-Noire met les présents qu'elle me donne. Quand je me confesse, il lave mon cœur avec le sang de Jésus-Christ. Quand je communie, il met Jésus dans mon cœur. Ton tabac va s'en aller en fumée, tes habits vont s'user ; mais les présents de la Robe-Noire resteront avec moi, et je les emporterai dans le grand ciel du Bon Dieu !

Réponse sublime qui étonna les missionnaires eux-mêmes et qui prouve que Dieu révèle aux petits et aux humbles ce qu'il cache aux orgueilleux. — Mgr LANGEVIN.

L'éloquence de Laurier

Pendant les élections locales de 1886, il y eut une grande assemblée des électeurs anglais de Mégantic. Le fanatisme avait fait son œuvre, les orangistes, au moyen de la question Riel, avaient soulevé les préjugés de l'élément protestant contre nous. Un de nos amis terminait son discours, quand un orangiste de l'endroit, véritable forcené, s'écria avec rage :

— On n'a pas parlé de Riel et on n'osera pas en parler !

Des cris s'élevèrent, des vociférations éclatèrent de toutes parts. Laurier répondit simplement :

— I will.

Et, s'insinuant habilement dans leur esprit par un appel à la loyauté britannique, leur rappelant l'esprit de tolérance et de justice qui doit animer tous les citoyens d'un pays mixte, il leur raconta les détails de cette sombre tragédie du Nord-Ouest.

Quelqu'un nous disait que cette foule hostile courba la tête, pas entièrement convaincue, mais domptée, subjuguée par le courage et par l'éloquence de l'orateur. — DONOSO.

Réparties

Thomas-J.-J. Loranger était dangereux à attaquer et ses adversaires avaient soin de ne pas trop le provoquer. Voici deux anecdotes qui donnent une idée de sa force dans les réparties.

Un jour qu'il parlait à Laprairie, un individu l'interpellait, à tout instant, il demanda à un de ses amis qui il était. On lui répondit qu'il sortait du pénitencier, et il continua son discours. L'individu l'ayant de nouveau interrompu, "messieurs les électeurs, dit-il, laissez le parler, il serait cruel de lui refuser ce plaisir, il en a été privé pendant si longtemps."

Dans une grande assemblée tenue à Sainte-Rose, l'un des orateurs de la circonstance, un riche marchand de farine, l'avait attaqué un peu rudement, dans un langage peu correct, rempli de ce qu'on appelle des *cuiers*. Loranger ayant pris la parole après lui, dit :

— Messieurs, vous venez d'entendre M. X... C'est comme vous le savez, un riche marchand qui a fait sa

fortune en vendant de la farine, mais après l'avoir entendu, vous devez être convaincus comme moi qu'il aurait fait une bien plus grande fortune dans le commerce de cuir. — L.-O. DAVID.

La conversion d'un officier anglais

En 1812, le capitaine William-G. Robins arriva dans le pays avec le régiment des Meurons. Après la guerre, en 1815, il s'établit à Drummondville avec son ancien chef, le colonel Herriot.

Le 11 décembre 1830, il était nommé registrateur du comté de Drummond.

Il mourut en juin 1847.

M. Robins était un homme de haute intelligence et d'une éducation soignée ; tout respirait en lui le parfait gentilhomme.

L'histoire de sa conversion au catholicisme est palpitante d'intérêt.

Homme de conviction, M. Robins cherchait la vérité avec ardeur. Souvent il conversait avec le vieux notaire David, de Nicolet, qui était fort en controverse.

M. Robins était convaincu de la vérité de la religion catholique, excepté sur un point : La présence réelle de Jésus-Christ au saint Sacrement.

Il expose son dernier doute à M. David en lui disant :

— Si ce n'était point de ce dernier dogme que l'Eglise propose à votre croyance, je serais des vôtres.

Le notaire réfléchit et dit :

— Dieu n'est pas tout-puissant ?

— Comment, vous blasphémez !

— Non, mais c'est vous qui le faites, puisque vous refusez à Dieu le pouvoir de changer le pain en son corps et le vin en son sang adorable.

— Notaire, vous avez raison ; je n'hésite plus : je suis catholique.

La conversion de M. Robins fut sincère ; sa vie et sa mort surtout, furent édifiantes. — L'abbé J.-O. PRINCE.

Le manchon

C'est en hiver, dans le bon vieux temps où l'on voyageait en diligence entre Québec et Montréal.

Une jeune campagnarde, très engageante, s'est installée sous les robes de buffle, entre deux messieurs de la ville, très galants. Toute la scène qui s'en suit se passe en silence, comme il convient entre voyageurs qui ne se connaissent pas et qui n'osent pas entamer la conversation.

J'ai oublié de vous dire que la jeune et intéressante héroïne de cette histoire avait un gros manchon ; mais c'est inutile, toutes les dames ont des manchons, les hommes eux-mêmes en portaient jadis.

Le voyage n'avait pas duré bien longtemps, qu'un incident assez curieux se produisit. Une main discrète, ou plutôt très indiscrete, se dirigeait à tâtons, sous l'épaisseur de la fourrure, dans la direction du manchon ; c'était celle du voisin de droite. Le propriétaire du manchon saisit immédiatement la situation, et le parti qu'elle pouvait en tirer. Elle ramena furtivement ses deux mains hors du manchon et laisse la place libre à l'intrus.

Ce que c'est que l'instinct ! Le voisin de gauche pense au même instant qu'un petit assaut au manchon, de son côté, serait peut-être un excellent moyen d'ouvrir la conversation. Et les deux mains rivales se fauflent, petit à petit, pouce à pouce, pareilles à des serpents, dans l'étroit défilé doublé de soie, où règne une douce chaleur.

La jeune personne assiste impassible à cette bizarre mimique. Sans paraître regarder, elle voit parfaitement les ceillades langoureuses braquées sur elle des deux côtés à la fois. Tout à coup, d'un geste brusque elle ramène vivement au grand jour ses deux mains libres.

Les deux rivaux s'aperçoivent alors que ce sont leurs propres doigts qui sont en train d'échanger de tendres serments dans les profondeurs du manchon.

Ils ne se sont pas regardés du voyage, qui s'est achevé dans un profond silence. — JÉRÔME PATRICE.

RENT
Au moment
à vo
chapeau
son te
dans mon
procure
bles, pour
campagn
oyages et
Je profi
public q
portation
le dernier
saisies et
d'hon
moment
fortimen
eux assor

(E
— Il faud
faire une
LA CH
Les affect
sons seron
tal, le rem
— Les lon
portées ave
de soie
PA
Le teint
pauvris
en traitem
longue Vie
sont et les
ment, la fo
— Le czar
vient visiter
prochain.

Le Baryon
des mères
— La pl
mies se t
elle emplo
100,000 bo
FRA
La jeune
de ses joue
pauvre et i
le du Chi
manches co
— La rose
sur une sur
elle tombe
le noir.

R
Souvent
multent d
le rhume
ne le Bau

pat obtie
des : Dr
Doct

The
GUER
en 2
ans Col
sais AUC
si a
ni s'ap
du

VE

RENTRÉE DES CLASSES

Au moment de la rentrée des classes, il faut à vos enfants une casquette ou un chapeau pour remplacer celui qui a fait son temps pendant les vacances. Dans mon établissement vous pourrez vous procurer toutes les coiffures désirables, pour le collège, pour la ville ou la campagne et aussi des casquettes de voyages et pour le bureau.

Je profite de l'occasion pour annoncer au public que je viens de recevoir mes importations d'automne consistant en les dernières nouveautés françaises, anglaises et américaines en fait de chapeaux d'hommes. Une visite à mon établissement vous convaincra que j'ai l'assortiment le plus nouveau et des mieux assorti.

ARMAND DOIN,
1584, rue Notre-Dame.
(En face du Palais de Justice)

— Il faudrait fumer 1,600 cigares pour en faire une livre de cendres.

LA CHOSE EST PROUVÉE

Les affections de la gorge et des poumons seront guéries par le *Baume Rhumal*, le remède par excellence.

— Les longues ceintures sont beaucoup portées avec les robes d'été en mousseline de soie, de préférence aux rubans.

PALEUR DU VISAGE

Le teint pâle chez les personnes accuse l'appauvrissement du sang. En suivant un traitement régulier avec les *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard*, les femmes et les jeunes filles recouvreront la santé, la force, la gaieté et la beauté.

— Le czar et la czarine de Russie doivent visiter la France vers la fin du mois prochain.

UN FAVORI

Le *Baume Rhumal* est le remède favori des mères de famille.

— La plus grande fabrique d'allumettes se trouve à Tidaholen, en Suède; elle emploie 1,200 hommes et produit 300,000 boîtes par an.

FRAICHES COULEURS

La jeune fille perd ses belles couleurs de ses joues parce que son sang est appauvri et impur. Les *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard* lui rendront ses fraîches couleurs.

— La rosée tombe plus abondamment sur une surface jaune que sur une verte; elle tombe très rarement sur le rouge ou le noir.

RIEN A NEGLIGER

Souvent les maladies les plus graves résultent de petites affections négligées. Le rhume le plus endurci doit être soigné par le *Baume Rhumal*.

PLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe,
PAR LES
CIGARETTES CLÉRY
et la **POUDRE CLÉRY**
Ont obtenu les plus hautes récompenses
Gros : Dr CLÉRY à Marseille (France)
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

Trente ans de Succès
GUÉRISON CERTAINE
en 2 heures
sans Coliques ni Nausées
sans AUCUNE PURGATION
ni avant
ni après
du
VER SOLITAIRE
par les CAPSULES
L. KIRN
à l'extraît éthéré
de FOUGÈRE Mâle Pure
sans Calomel.
M. Kirn ne garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature.
PARIS, Pharmacie HAUGOU,
54, Boulevard Edgar-Quinet
et dans toutes les honnes Pharmacies

CE SONT ENCORE LES

Pilules de Longue Vie
(BONARD)

Qui ont guéri

Delle **BLANCHE LAPERLE**

Encouragée par les nombreux témoignages de guérisons opérées par les *Pilules de Longue Vie (Bonard)* publiés dans les journaux, Delle Laperle employa ce merveilleux remède pendant deux mois et fut guérie de maladies particulières à son sexe ainsi que de l'Anémie et la Nervosité.

Nous recevons d'elle la lettre suivante qu'elle nous prie de bien vouloir publier pour que d'autres personnes faibles et malades puissent connaître le seul moyen de recouvrer la force et la santé.

La Cie Medicale Franco-Coloniale.

MESSEURS,—J'étais pâle, faible, nerveuse, j'avais des maux de tête continuels, des douleurs dans le dos, les côtés et les reins; mes époques étaient douloureuses et irrégulières et j'étais rendue à un tel point qu'il m'était impossible de faire aucun ouvrage. En lisant les journaux, je vis les nombreuses guérisons opérées par les *Pilules de Longue Vie (Bonard)*. Je commençai à en prendre et après deux mois de traitement tous mes maux sont disparus comme par enchantement.

Je vous suis donc infiniment reconnaissante et je désire que ma guérison soit publiée sur tous les journaux, afin que les jeunes filles qui souffrent comme moi ne doutent plus de leur guérison.

BLANCHE LAPERLE, 22 rue Brébœuf.



DELLE BLANCHE LAPERLE.

riches et abondants, renforcent les muscles et les nerfs et régularisent les fonctions de l'Estomac du Foie et des Rognons.

Elles guérissent les Hommes, les Femmes et les Enfants.

Afin de vous convaincre de leur efficacité nous vous enverrons sur réception du coupon ci-joint accompagné d'un timbre de 2 cents une boîte-échantillon de ce merveilleux remède ainsi qu'un livre de recettes utiles.

LA CIE MEDICALE FRANCO-COLONIALE, 202 rue St-Denis, Montreal.

10,000 Boites
.. DE ..
PILULES DE LONGUE VIE
(BONARD)
GRATIS.

DETACHEZ CE COUPON.

Nous enverrons une boîte échantillon des *Pilules de Longue Vie (Bonard)* à toute personne qui nous enverra ce coupon avec leur adresse, ainsi qu'un timbre de 2 cents. Comme nous n'enverrons que 10,000 boîtes échantillon gratis, faites application aujourd'hui si vous désirez prendre avantage de cette offre libérale.

Nom et Adresse

No. 20

LA QUINZAINE MUSICALE, 5e année. Petite Gazette du piano et du chant de la maison. Donne à ses abonnés 7 pages de musique grand format, des articles musicaux, des monologues, comédies, biographies, ainsi que des portraits et autographes. Abonnements: Union postale, un an 8 fr., six mois 4 fr. 50. Le numéro spécimen, 0 fr. 25. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

DUPUIS & LUSSIER
AVOCATS
Chambre No 1, édifice de La Presse

BREVETS D'INVENTION
CANADA ET ÉTRANGER
BEAUDRY & BROWN
INGÉNIEURS CIVILS ET ARPENTEURS
37 RUE ST. JACQUES, MONTREAL

THEATRE NATIONAL FRANÇAIS

A Marie-Jeanne succèdera, pour la semaine du 2 septembre, au Théâtre National Français, un grand drame très connu au Canada et aux Etats-Unis et qui attire toujours des auditoires considérables : *La Mulâtresse*.

Ce drame aussi émouvant qu'original se déroule en Louisiane. Son auteur s'est attaché à dépeindre avec la plus grande exactitude la vie, les mœurs et les types de la population hétéroclite du pays. Les tableaux de *La Mulâtresse* étant d'un genre particulier et très nombreux, on a dû faire peindre, pour monter la pièce, maints nouveaux décors.

Parmi les tableaux qui, sans doute, obtiendront le plus de succès, citons l'incendie du "Magnolia" sur le Mississippi, le quartier des nègres au temps de l'esclavage, avec chants et danses de nègres, airs de banjo et grand "cake-walk"; la tragique bataille au couteau entre l'Indien Wahnotee (M. Cazeneuve) et le traître McClosky (M. Hamel), au milieu des marécages au dessus desquels passent les lucioles phosphorescentes des pays tropicaux; l'assassinat du jeune mulâtre Paul (Mme Nozières) sur la grève pittoresque du Mississippi, et l'apothéose de l'Indien.

M. Cazeneuve a été chargé de l'interprétation du rôle mimé de Wahnotee, l'un de nos plus grands succès sur les scènes américaines et françaises.

Les autres interprètes seront MM. Hamel, Filion, Palmiéri, Daoust, Petitjean, Godeau, Charest, Leurs, de la Grange, Villeraie, Mmes de la Sablonnière et Nozière, Milles Eugénie Ver-teuil, Rhéa, Berthe, Gilbert, Léa, etc.

PARC RIVERSIDE

Mercredi le 4 septembre, grande fête champêtre, au bénéfice des musiciens et employés de ce populaire lieu d'amusements. Il y aura jeux, courses, feu d'artifice et double tournoi de boxe, entre J. Hurst et B. Hurst, entre J. Turner et son entraîneur; aussi, deux luttes à bras-le corps, entre des lutteurs bien connus. A signaler également douze "attractions" spéciales, venant de New-York, et l'orchestre, composé de quarante musiciens.

L'entrée n'est qu'à 25c. Il est à supposer qu'il y aura foule.

RECONFORTANT MERVEILLEUX

L'homme affaibli par le surmenage physique ou intellectuel trouvera un réconfortant merveilleux et infaillible dans les *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bordard*.

Un PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE - MAIGREUR - PETIT
FIEVRES - ÉPIQUEMÉNT - avec les
PILULES AN ANONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes, 3 fr.
Ph^o MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCARY.

POUR MES CONCITOYENS SEULEMENT



Pendant plusieurs années, j'ai souffert des conséquences des imprudences du jeune âge et de l'ignorance des lois de la nature. J'ai payé des centaines de dollars à des médecins, sans obtenir de résultats. Finalement, pendant un voyage en Europe, j'ai consulté un docteur parisien bien connu qui m'a ordonné des médicaments qui m'ont entièrement guéri. J'ai informé certains de mes amis de ma bonne fortune, et ceux qui souffraient du même genre d'affection ont essayé le remède et ont aussi été parfaitement guéris. Alors, j'ai absolument convaincu que n'importe qui pouvait se rétablir au moyen de ce remède merveilleux. Le vieux docteur m'a donné cette prescription, et, sachant bien que beaucoup de personnes peuvent en obtenir les mêmes bénéfices, j'ai décidé de l'offrir à ceux de mes concitoyens qui peuvent avoir besoin de ce genre de traitement. Je n'ai rien à vendre, je ne demande pas d'argent et je ne publie ceci que simplement parce que je crois être utile à ceux qui souffrent. Si donc vous avez besoin de ce remède, écrivez-moi aujourd'hui, envoyez-moi un timbre-poste pour la réponse et je vous enverrai la prescription écrite en français.

CHARLES JOHNSON, No. 224 Holman St. Hammond, Ind.

OUVERTURE
DES CLASSES

EMPRESSEZ-VOUS de profiter des avantages que nous offrons pour l'achat de... **CHAUSSURES** pour les élèves qui entrent en classe. Venez nous voir avec vos enfants, et nous vous donnerons satisfaction sous tous rapports.

Inutile de dire que nos PRIX SONT TOUJOURS LES PLUS BAS.

RONAYNE BROS.
2027, Notre-Dame

Coin du Carré Chabouilles

LE PACIFIQUE CANADIEN

SERVICE DES TRAINS D'OTTAWA

Départ de la gare de la rue Windsor : *9.30 a.m., 4.10 p.m., 10.05 p.m.
Départ de la gare de la Place Viger : 8.30 a.m., 5.45 p.m.

Communications directes entre Holyoke, Springfield et Montreal

Départ de Montréal, *8.00 p.m.
Arrivée à Holyoke, *7.12 a.m.
Arrivée à Springfield, 7.30 a.m.
Départ de Springfield, *8.00 p.m., 9.15 a.m.
Départ de Holyoke, *8.18 p.m., 9.32 a.m.
Arrivée à Montréal, *8.15 a.m., 9.10 p.m.
PAS DE CHANGEMENT de chars entre Montréal et Greenfield, Northampton, Holyoke, Springfield, etc.
*Quotidien. Les autres trains les jours de semaine seulement.
V. Ménard, 337 rue Main, Holyoke, Mass.; A.-R. Vincent, 337 rue Main, Holyoke, Mass.; J.-D. Goodu, Chambre 41 Edifice Ball et Tre-worgy, Holyoke, Mass.; G.-N. Norris, 325 rue Main, Springfield, Mass.; E.-F. Payette, 367 rue Main, Springfield, Mass.; N. Lamoureux, Indian Orchard; A.-J. Brunelle, Ludlow.
Bureau des billets de la ville et du télé-gramme, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste.

M. F. EGG,
City Passenger Agent.

Ocean Steamship Tickets. Atlantic and Pacific.

Théâtre du Palais-Royal

Coin SAINT-LAURENT et LAGAUCHETIÈRE

Tel. Bell Est 1826.

R. HARMANT, Dr Artistique.

SEMAINE du 2 SEPTEMBRE: L'AMOUR QUE QU'EST QU'ÇA

Opéra comique en 1 acte.

LA MARRAINE DE CHARLEY

Comédie en 3 actes.

R. HARMANT dans les rôles de Pitou et Williams.

Prix des Places: - 15, 20, 30 et Loges 40c.

MATINÉE TOUS LES JEUDIS A 2 HEURES.

LA SEMAINE DU 9 SEPTEMBRE: LA CAGNOTTE

L'immense succès du Palais-Royal de Paris.

LES TROIS JOURS CRITIQUES DANS LA VIE D'UNE FEMME

Le jour où la jeune fille devient femme, le jour où la femme devient mère, le jour où le retour de l'âge commence sont les trois jours critiques dans la vie d'une femme, et à chacun de ces trois jours les dérangements fonctionnels qui s'opèrent, affectent beaucoup la femme dans sa santé et dans sa constitution.

Les troubles peuvent être plus ou moins légers ou sérieux, mais ils existent toujours et il est inutile d'insister, les femmes doivent prendre à ces différentes époques le plus grand soin possible de leur santé, pour se garantir contre des dangers plus grands qui pourraient suivre.

Il y a une médecine qui a toujours soulagé les femmes souffrantes, leur a toujours aidé à passer ces jours dangereux et a guéri des milliers de femmes souffrantes: les Pilules Rouges ne sont pas un remède qui guérit tous les maux, elles sont préparées spécialement pour le soulagement des troubles féminins et donner la force à ces organes délicats, dont le bon fonctionnement est si essentiel pour la santé et le bien-être de toutes femmes.

Les Pilules Rouges régularisent les périodes, donnent la force aux jeunes filles et aident à leur développement.

Les Pilules Rouges guérissent les vomissements, apaisent les nerfs, procurent pour la nuit un sommeil tranquille, purifient et enrichissent le sang et donnent cette santé robuste et cette vigueur aux femmes dans un état intéressant, qui sont le gage d'une maladie heureuse et d'une recouvrance parfaite.

Femmes qui passez cette époque de votre vie, appelée l'AGE CRITIQUE, qui souffrez d'engourdissements, de palpitations de cœur, de mauvaise digestion, de douleurs dans les côtés et dans les reins, qui avez pris beaucoup de médecines sans avoir eu de soulagement et qui avez essayé plusieurs médecins sans résultats, prenez les Pilules Rouges, elle soulageront vos maux, vous guériront et vous donneront le moyen de vivre vieilles et heureuses, car elles sont un préservatif contre les malaises et les maladies qui viennent aux femmes sur le retour de l'âge.

Remarquez bien que les Pilules Rouges peuvent être prises pendant les chaleurs de l'été comme pendant toute autre saison, car contrairement à beaucoup d'autres médecines elles ne troublent pas l'estomac ni les intestins; au contraire, elles donnent l'appétit, soutiennent les forces et préviennent toujours les maladies si fréquentes pendant la saison chaude, comme les fièvres typhoïdes, la diarrhée, les affaiblissements et les maux de tête.

Témoignage de Mme F.-J. Simon

" Depuis l'âge de trente-cinq ans je souffrais de faiblesse, de battement de cœur, de mal de tête; j'avais toujours les mains et les pieds froids, j'avais aussi des douleurs dans les reins et l'hiver j'étais obligée de le passer au lit. Cette maladie m'était venue à la suite de la naissance d'un enfant et avait été causée par le peu de soins que j'avais reçus.

" Je m'étais fait soigner pendant quinze ans par un grand nombre de médecins qui m'avaient tous fait plus ou moins du bien et qui n'avaient pas pu me guérir. Je traînais une existence bien malheureuse et tous les jours j'affaiblissais. Je pris les Pilules Rouges parce que je les ai vues annoncées dans les journaux et que j'ai vu publier un grand nombre de témoignages de femmes que je connaissais.

" J'ai pris les Pilules Rouges pendant plus d'un an et malgré que je souffrais depuis quinze ans, elles m'apportèrent du soulagement dès le premier mois et au bout de quelque temps tous mes maux étaient disparus. Aujourd'hui à l'âge de quarante-sept ans et après avoir été malade pendant aussi longtemps, je suis en parfaite santé, pouvant vaquer à mes occupations, chose que je n'avais pas faite depuis un grand nombre d'années à cause de ma mauvaise santé.

Mme. F.-J. SIMON, Huron, South Dakota.

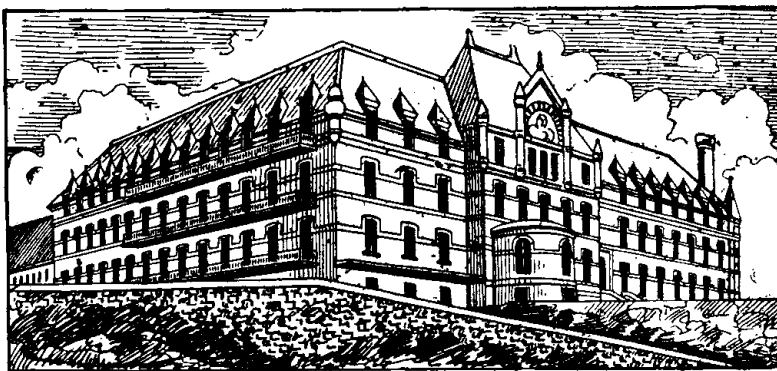
Toutes les dames sans exception sont invitées à consulter les médecins spécialistes; ils peuvent être vus tous les jours à leur bureau de consultations gratuites, au No 274 rue St-Denis, excepté le dimanche. Les dames qui à cause de leurs occupations ou la distance, ne peuvent aller à leur bureau, peuvent avoir les mêmes conseils en leur écrivant, la plus grande attention est donnée aux lettres reçues. Les consultations personnelles ou par lettres sont absolument gratuites.

Voyez à ce que le nom de la Compagnie Chimique Franco-Américaine soit sur chaque boîte de Pilules que vous achetez. Si votre marchand ne les tient pas, elles vous seront expédiées soit au Canada ou aux Etats-Unis sur réception du prix d'achat. Les Pilules Rouges coûtent 50c la boîte ou 6 boîtes pour \$2.50.

Adressez vos lettres comme suit:

Compagnie CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE,

274 RUE SAINT-DENIS, Montréal, Canada.



HOTEL-DIEU DU PRÉCIEUX-SANG.

Elle ne pouvait se tenir debout

Québec, 9 janvier 1900.

MESSIEURS,

Je crois devoir porter à votre connaissance le fait suivant. Mon épouse souffrait depuis longtemps d'une extrême faiblesse, d'autant plus étrange qu'elle avait conservé son bon appétit. Elle ne pouvait se tenir debout. Elle faisait pourtant un usage constant des différents vins médicaux si pompeusement annoncés depuis nombre d'années. Dernièrement, le médecin lui prescrivit le **VIN DES CARMES**, et depuis les forces lui sont revenues par enchantement ; elle est maintenant aussi alerte que moi, et nos amis et clients qui l'avaient toujours vue si faible, n'en reviennent pas. **LE VIN DES CARMES** n'a pas encore eu de meilleur annonce que celle-là.

J. PEPIN, épicier,

132, rue Massue, Québec.

J.-C. ST-PIERRE
 Chirurgien-Dentiste
 Diplômé du Collège Dentaire de Philadelphie
 60 rue Saint-Denis, Montréal.
 Tél. Est 1379

EPILEPSIE ARRÊTÉE GRATUITEMENT et guérison permanente par le **DR KLINE'S GREAT NERVE RESTORER**. Aucune attaque après le premier jour d'usage. Guérison non seulement temporaire mais radicale dans tous les cas de désordres nerveux, épilepsie, spasmes, danse de St. Guy, débilité, faiblesse. **GRATIS ET UNE BOUTEILLE D'ESSAI À \$2.00** par l'entremise de l'agence au Canada, M. J. HARTK, 1780, rue Notre-Dame, Montréal, aux malades épileptiques qui n'ont à payer que l'express sur livraison.
 Consultation personnelle ou par poste. Ecrire à **DR R.-H. KLIN^r, Ld.**, 931, Arch St., Philadelphie, Pa. Fondée en 1871

ROBUR QUI REND ROBUSTE
 Cet incomparable tonique--ROBUR--ramène à la santé les constitutions les plus épuisées. En vente partout.
 Dépôt : Pharmacie C. Beaupré, 319^r Rachel

ASTHME
 Traitement au liquide séc.
 Deux semaines d'essai gratis.
 Plus de 40.000 personnes témoignent de ses mérites, 1,600 de celles-là demeurent dans Ontario. La seule méthode de traitement dont se servent et qu'approuvent les médecins.
NORMAN H. H. LETT, Ecr., greffier de la ville d'Ottawa, dit : Par l'usage de votre traitement, j'ai guéri l'asthme qui m'affligeait, j'espère qu'il ne m'affligera plus. J'ai fait usage de votre traitement conscient en ceu sement suivant les instructions.
Dr J. M. SAWERS,
 122, MacDonnell Ave., TORONTO

LIBRAIRIE FAUCHILLE
 1712 rue Sainte-Catherine
 MAISON FONDÉE DEPUIS 25 ANS

Dernières nouveautés parisiennes en librairie : Le Panorama Salon 1901 contenant les tableaux exposés aux salons du Champ de Mars et de Champs-Élysées en 10 fascicules à 20 cents le fascicule.
 Les trois superbes publications suivantes : La Grande Vie, 20 cents. Les Femmes Galantes, 21 cents, complet en 16 fascicules. La Vie de Paris, 10 cents, dont les scènes ont été reconstituées et illustrées par la photographie d'après nature.
 Fémina, nouveau journal illustré pour la famille, 15 cents. La Lecture pour Tous, 15 cents. Le Monde Moderne, 30 cents. La Contemporaine, 25 cents. L'Illustré Universel, 20 cents, revues mensuelles illustrées. Un grand choix de volumes à 5, 10, 15 et 25 cents.
 Les commandes sont remplies par retour du courrier.

J.A. DUMAS
 TEL BELL M 1426
 Photographie
 112 Rue Vitre
 Coin St-Laurent
 MONTREAL.

Un Bienfait pour le Beau Sexe
 Aux Etats-Unis, G. P. Demartigny, Manchester, N.H.

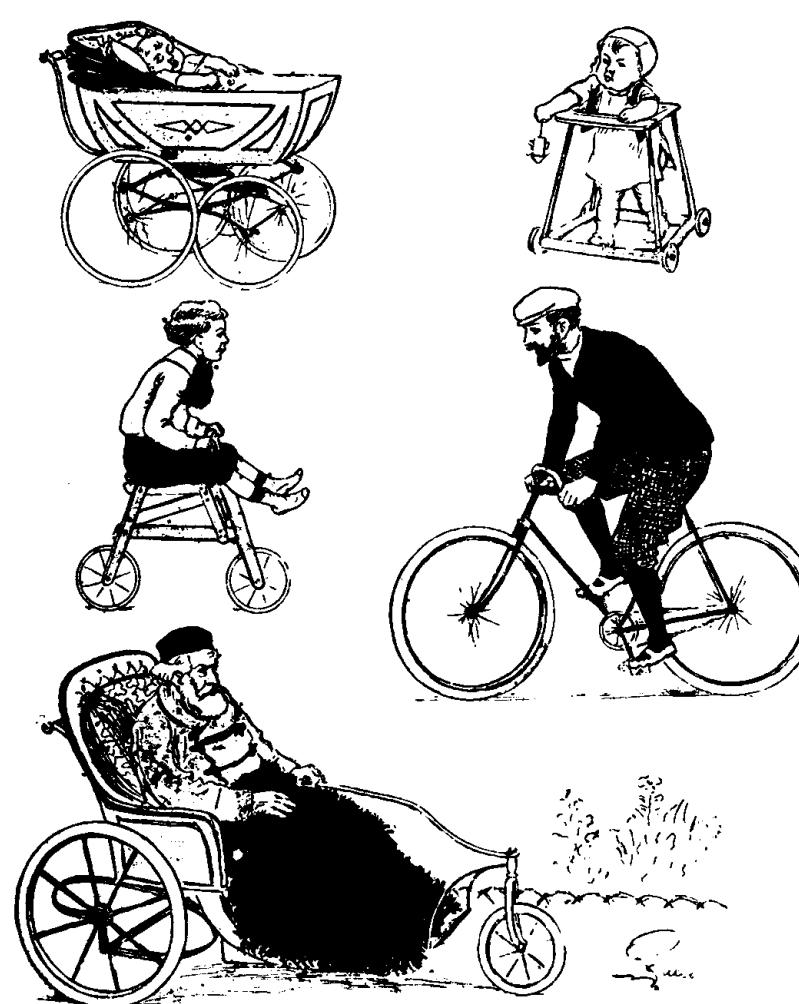
 Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.
 Prix : Une boîte avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00.
 Expédiée franco par la malle sur réception du prix.
L. A. BERNARD,
 1882 Rue Ste-Catherine, Montréal.

Ceux qui ne liront pas ceci le regretteront un jour
 Y a-t-il un enfant malade dans votre famille ou chez votre voisin. Ecoutez bien ceci. La dentition est douloureuse pour l'enfant. Il n'a plus le goût de boire ou de manger, d'où les désordres de l'estomac, dérangement et inflammation des intestins, les convulsions et malheureusement trop souvent LA MORT. Le Petit Collier Electrique du Dr Pouget est le grand préservateur de toutes ces maladies. Son électricité agit sur les nerfs, les active et a en même temps un effet analgésique. C'est le sauveur des enfants. Si votre pharmacien ne l'a pas, écrivez-nous c'est mieux. Envoyé franco par la malle sur réception du prix minime de 50 cents.
INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN
 162, RUE ST-DENIS
 MONTREAL

LOTION PERSIENNE

 DÉPOSITAIRE
 S. L. HANCE PHARMACIEN
 CATHÉDRINE MONTREAL

3532



LA ROUE A TOUS LES AGES

RIPANS
 Plus de maux de tête
 Mlle Ida B. Fiske, du No 3, rue Thornton, Biddeford, Me., écrit : "Pendant des années, j'ai souffert de maux de tête et pendant deux ans, j'ai souffert de douleurs intenses dans mon épaule et autour du cœur, après avoir mangé. Quelquefois la douleur me prenait immédiatement après mon repas, quelquefois deux ou trois heures après. Le docteur disait que c'était de l'indigestion. Je sentais d'abord "remonter" mes aliments et le gaz était quelque chose de terrible ; puis, je sentais dans mon côté et dans mon épaule cette effroyable douleur. Je me rappelle qu'une nuit je ne pus me coucher, à cause de la pression et de la douleur causées par le gaz. Je ne connaissais pas alors les RIPANS TABULES, mais un ami m'en donna deux boîtes. Elles m'ont certainement rendu du service et j'en ai pris depuis quand j'en ai senti le besoin. Je n'ai plus de ces maux de tête et je sais que les Ripans Tabules m'ont guéri."
 ON DEMANDE :—Un cas de mauvaise santé auquel les R-I-P-A-N-S se feront pas de bien. Elles bannissent la douleur et prolongent la vie. Une seule soulage. Remarquez le mot R-I-P-A-N-S sur le paquet et n'acceptez aucun équivalent. R-I-P-A-N-S, 10 pour 5 cents sont obtenues dans toutes les pharmacies. Dix échantillons et mille certificats seront envoyés à toute adresse moyennant 5 cents envoyés à la Ripans Chemical Co., No 10, rue Spruce, New-York.

Théâtre National Français
 Rues Ste-Catherine et Beaudry
 Tél. Bell Est, 1736 Bureau privé, Tél. Main 2017
 GEO. GAUVREAU, Propriétaire
 Tél. Marchands 520
SEMAINE DU 2 SEPTEMBRE LA MULATRESSE
 Paul Cazeneuve dans Wahnotee
 MATINEE TOUS LES JOURS
 Prix Soirées, 10c, 20c, 30c et 40c. Loges, 50c et 75c.
 Prix Matinées, 10c, 15c, et 25c. Loges, 50c.
 Semaine prochaine : LA PRIERE DES NAUFRAGES

DR. A. BRAULT, Chirurgien-Dentiste
 539 rue St-Denis
 Tel Bell : E, 1745
 Heures de Bureau : de 9 à 10 heures

VICTOR ROY
 ARCHITECTE & EVALUATEUR
 Membre A. A. P. Q.
 No. 146 Rue Saint-Jacques
 MONTREAL.

PURETÉ DU TEINT
 Étendu d'eau le **LAIT ANTÉPHELIQUE** ou Lait Candé
 Dépuratif, Tonique, Désodorif, dissipe Hales, Rougeurs, Rides précoces, Rugosités, Boutons, Efflorescences, etc., conserve la peau du visage claire et unie. — A l'état pur, il enlève, on le sait, Masques et Taches de rousseur.
 Il date de 1849
 Flacon : 5 fr. Franco : 5 fr.

JOURNAL DE LA JEUNESSE, Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro : quarante centimes. Abonnements : Union postale, un an 22 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette et Cie, 79, boulevard Saint-Germain, Paris.

LA FEMME DETECTIVE

Grand roman dramatique

DEUXIEME PARTIE

L'ŒIL DE CHAT

Tandis que cette bonne mère, au moment de se mettre au lit, laissait déborder de son âme ces sentiments affectueux, Maurice, chaudement enveloppé dans une pelisse garnie et doublée de fourrures, et fumant un cigare exquis, avait gagné la rue du Bac, le Pont-Royal, et s'engageait sur la place du Carrousel.

Il avait cherché une voiture, mais sans résultat, car à une heure du matin les véhicules sont rares.

Tout en marchant, il pensait à ce qui venait de se passer rue de Verneuil.

—Je suis en bon chemin. En faisant attention je serai bientôt le commensal de la maison, et cela durera jusqu'au moment où la suppression de Marie Bressolles et de Simone m'aura donné ma part des millions d'Armand Dharville, ce qui ne tardera guère... Admis dans l'intimité de la famille, je serais bien maladroit si je ne savais à bref délai amener l'accident qu'il nous faut pour arriver au but... Je ne passe point pour être maladroit...

XXXII

Maurice s'arrêta pendant une ou deux secondes afin de rallumer son cigare éteint, puis il reprit à la fois sa marche et son monologue.

—Une seule chose me préoccupe en ce moment, pensait-il, c'est la rencontre malencontreuse de Paul de Gibray et de Valentine.

« Cette rencontre ne peut-elle amener dans nos relations des complications désobligeantes ?... »

« Si ce juge d'instruction se mettait à la recherche d'Armand Dharville, ainsi qu'il a menacé de le faire à bref délai ?... »

« Bah ! Armand Dharville est mort en Angleterre et pour retrouver sa trace il faudrait du temps... beaucoup de temps... »

« Avant que M. de Gibray ait réussi dans son entreprise, s'il la tente, j'aurai mis la main sur Simone !... Donc, rien à craindre quant à présent... »

Le jeune homme, passant à un autre ordre d'idées, poursuivit :

—Singulière femme que Valentine !... Où diable a-t-elle pris la fantaisie d'aller patiner sous mon égide au lac du bois de Vincennes et d'y mener sa fille ? Eh bien nous patinerons sur le lac et nous ferons en sorte de ne pas disparaître en quelque trou béant !...

Après avoir prononcé ces paroles Maurice s'arrêta brusquement.

Une pensée sinistre venait de traverser son cerveau et d'en illuminer les ténèbres.

Il se trouvait seul en ce moment au milieu de la place du Carrousel absolument déserte.

Néanmoins il promena autour de lui un regard empreint d'épouvante, comme si quelque passant avait pu l'observer et lire sur son visage la monstrueuse idée qui s'imposait à lui.

—Eh bien, pourquoi pas ? murmura-t-il d'une voix sourde. C'est un moyen...

Puis il se remit à marcher en hâtant le pas, car il sentait le froid le gagner malgré les fourrures de sa pelisse.

Rue de Rivoli, une voiture passait à vide.

—Hé ! cocher !... cria Maurice.

Le fiacre fit halte.

—Etes-vous libre ? demanda le jeune homme.

—Ça dépend... Où allez-vous, bourgeois ? Je tiens à savoir ça avant de charger, parce que, si la course était longue, impossible de vous conduire... Coco est depuis douze heures dans les brancards... Il n'en peut plus, le pauvre animal... il nous laisserait en plan...

—Je vais au coin du boulevard Malesherbes et de la rue de Suresnes.

—Montez... Nous remisons justement de ce côté-là... Coco retrouvera des jambes...

Maurice sauta dans la voiture et l'infortuné Coco, vigoureusement caressé par la mèche du fouet, partit à un petit trot boiteux.

Au bout de vingt minutes le fiacre stoppait à l'endroit désigné.

Maurice mit pied à terre, paya le cocher, parcourut la rue de Suresnes jusqu'au tiers de sa longueur et sonna vigoureusement, à trois reprises coupées par des intervalles réguliers, à la porte du petit hôtel qu'habitait le capitaine Van Broecke.

Quatre ou cinq minutes s'écoulèrent, puis une clef grinça, une porte intérieure tourna sur ses gonds, un pas fit craquer le sable de la cour et une voix (celle de Pierre Lartigues) demanda :

—Qui vient de sonner ?...

—Un ami...

—Où demeure-t-il, cet ami ?

—Rue de Navarin...

—Suffit...

Un nouveau bruit de clef tournant dans une massive serrure se fit entendre ; des verrous crièrent ; la porte donnant sur la rue s'ouvrit, et Maurice se vit en face du pseudo Van Broecke qui grelottait, quoique vêtu d'une chaude robe de chambre.

Il introduisit vivement le visiteur nocturne, ferma derrière lui la porte et dit d'une voix très basse, avec un accent d'inquiétude :

—Quel motif impérieux vous amène à cette heure ? Y a-t-il donc quelque chose qui va mal ?

—Au contraire...

Lartigues fit entrer le nouveau venu dans la maison où Dominique le muet, complètement vêtu, attendait les ordres de son maître qui l'avait réveillé au premier coup de sonnette.

—Voyons, commença le faux capitaine très intrigué, apprenez-moi vite le but de votre visite.

—Je ne vous apprendrai rien en ce moment, répliqua Maurice, sinon qu'il faut revêtir à la hâte un costume qui vous déguise autant que possible en terrassier ou en maçon, et vous empêche d'être reconnu si par hasard on vous rencontrait.

—Nous allons donc sortir ?

—Oui.

—Il fait nuit ! !

—C'est justement ce qu'il faut... Vous voudrez bien me procurer des vêtements du même genre... Vous voyez que je suis en toilette de soirée...

—Mais, enfin, où irons-nous ?

—En route je vous le dirai.

—Ne pouvez-vous pas me le dire tout de suite ?...

—Non !... le temps presse ! Croyez-vous que je suis venu pour mon plaisir ? Nous n'avons pas une minute à perdre en paroles inutiles. Dépêchons-nous !

—Venez par ici !... fit Lartigues renonçant à questionner. Suivez-nous, Dominique... ajouta-t-il.

Le muet accompagna les deux hommes dans la chambre à coucher du pseudo-capitaine.

—Vite des habits... lui dit ce dernier, des habits d'ouvrier... Il faut qu'on nous prenne pour des travailleurs...

Le muet fit un signe, ouvrit une grande armoire pleine de vêtements et en tira des costumes qui remplissaient de point en point les conditions requises, pantalons de gros draps, cottes de toile usée pour mettre sur les pantalons, chemises de couleur, gilets de tricot et vareuses.

—Tout va bien, dit Maurice, seulement il nous faut des blouses et des casquettes.

Dominique fouilla de nouveau l'armoire inépuisable et donna les casquettes et les blouses.

En quelques secondes la transformation des deux gredins était complète.

—Nous voilà prêts... fit Lartigues.

—Il nous manque encore quelque chose... répondit Maurice.

—Quoi ?

—J'ai vu dernièrement une boîte contenant des outils que Dominique emploie à différents usages. Où est cette boîte ?

Lartigues jeta au muet un regard interrogatif.

Dominique indiqua par un geste qu'il allait chercher la boîte en question.

Il quitta la chambre et revint au bout d'un instant avec l'objet.

Cette boîte était semblable à celle des menuisiers. Elle contenait des outils de plusieurs sortes.

Maurice passa la revue de ces outils.

—Voici le principal, dit-il en prenant une espèce de petite scie à main dont les jardiniers se servent pour couper les branches mortes des arbres fruitiers. Mais ce n'est pas tout... Il me faut un vilebrequin et sa mèche...

Dominique explora la boîte à son tour et exhiba les deux instruments demandés.

—Du suif ?... fit Maurice. En avez-vous ?

Le muet fit signe qu'il n'en avait pas, mais qu'il allait y suppléer par un équivalent.

Il sortit de nouveau et revint apportant une petite bouteille pleine d'huile.

—Cela suffira... reprit le jeune homme ; enveloppez cette bouteille de chiffons et donnez-moi un peloton de ficelle.

Dominique obéit.

Maurice plaça la scie à main et le vilebrequin sur sa poitrine, entre le gilet de tricot et la vareuse qu'il boutonna.

Il mit la ficelle dans sa poche et confia la fiole d'huile à Lartigues.

Celui-ci, prodigieusement intrigué, le regardait faire, se mettait la cervelle à la torture pour comprendre et ne comprenait pas.

—Partons-nous ? demanda-t-il, lorsque tous les apprêts lui parurent terminés.

—Oui, répondit Maurice.

—Puis-je maintenant vous demander où nous allons !...

—Très bien... Nous allons au bois de Vincennes. Le faux Van Broecke fit un soubresaut de stupeur.

—Au bois de Vincennes ! ! répéta-t-il du ton d'un homme qui n'en croit pas ses oreilles.

—Oui, mon cher capitaine.

—Pourquoi faire ?

—De la bonne besogne.

—Quelle besogne ?

—Vous le verrez de vos propres yeux...

—Mais...

—Ah ! pas un mot de plus, quant à présent, et en route !...

—Attendez... fit Lartigues.

Il prit dans le tiroir d'un meuble deux clefs de formes différentes, les mit dans sa poche et suivit le jeune homme dont il subissait passivement l'étrange domination.

Tous deux sortirent du petit hôtel de la rue de Suresnes et gagnèrent à pied la place de la Madeleine...

XXXIII

Sur le boulevard, tout près de la station, déserte à cette heure nocturne, des Omnibus de la Madeleine à la Bastille, se trouvaient deux fiacres.

Les cochers, entortillés soigneusement de vieux carricks et d'amples cache-nez, dormaient sur leurs sièges.

Les chevaux efflanqués grelotaient dans les brancards sous leurs couvertures presque diaphanes.

Maurice s'approcha de l'un des fiacres et, secouant le cocher par son carrick pour le réveiller, il lui dit en langage populaire, avec des intonations faubouriennes :

Eh ! mon petit père, y a-t-il moyen de dégourdir les pattes de votre poulet d'Inde ?

— Où c'est-il que vous allez ? demanda le cocher en frottant ses yeux gros de sommeil.

Maurice répondit en riant :

— Tout près d'ici à la Grande-Pinte.

— A Bercy ! route de Charenton !... Et vous appelez ça tout près d'ici ! Ah bien zut ! par exemple ! il n'en faut pas !

— Eh ! va donc tout de même, Rigolo !... Il y aura un bon pour boire... Les amis ne sont pas des Turcs !...

— Allons, montez.

Maurice ouvrit la portière.

— Grimpe ma vieille branche... dit-il à Lartigues en le poussant dans la voiture où il s'installa lui-même à sa suite.

Le cheval partit bon train.

— Ah ça ! commença Lartigue, m'expliquerez-vous enfin ce que nous allons faire ?...

— Je n'expliquerai rien du tout... interrompit Maurice. Vous me verrez agir et je crois que vous n'aurez pas de peine à comprendre... Pour le moment j'ai besoin de réfléchir et de combiner diverses choses... Restons donc en silence chacun dans notre coin... D'ailleurs je n'aime pas causer d'affaires en voiture !... C'est dangereux...

Et le jeune homme ne desserra plus les dents, au grand déplaisir de Lartigues, dont l'imagination travaillait sans résultat.

De la place de la Madeleine à Bercy la distance est longue.

Cependant, en soixante minutes, le fiacre arrivait à la montée de la Grande-Pinte.

Maurice toucha le bras de son compagnon.

— Nous allons descendre ici... lui dit-il. Nous ferons le reste de la route à pied.

Il abaissa l'une des vitres de devant et cria au cocher d'arrêter.

La voiture fit halte aussitôt.

Les deux hommes mirent pied à terre, l'automédon reçut le prix de sa course, plus vingt sous de pourboire, et tourna bride.

Maurice et Lartigues se dirigèrent rapidement vers la porte de Charenton.

Après avoir dépassé l'enceinte fortifiée, le fils d'Aimée Joubert prit à gauche un chemin conduisant au lac du bois de Vincennes.

Ils y arrivèrent en vingt minutes.

Le jour ne devait pas se lever avant deux heures, un jour d'hiver terne et sombre.

Le ciel d'un gris d'ardoise, qu'on eût dit ouaté de neige, ressemblait à un ciel de Sibérie.

Lartigues et son compagnon qui le guidait appuyèrent sur la droite et côtoyèrent la rive du lac jusqu'au pont de bois reliant à la terre ferme une petite île ornée d'un belvédère presque pareil à celui du rocher des Buttes-Chaumont.

Pendant une ou deux secondes Maurice ralentit le pas et sembla réfléchir, puis il reprit sa marche rapide.

Arrivé à l'endroit où le lac se rétrécit et forme une courbe vers la pointe de l'île, il s'arrêta.

— Nous sommes arrivés... dit-il à voix basse au pseudo Van Broecke. Il s'agit maintenant de nous engager sur la glace.

— Sur la glace !... répéta Lartigues stupéfait.

— Oui.

— Diable ! ! N'y a-t-il aucun danger ?

— Pas le moindre.

— En êtes-vous bien sûr ?

— Parbleu ! et si vous preniez la peine de réfléchir, vous en seriez aussi sûr que moi... Depuis huit jours il gèle à pierre fendre... La couche de glace doit donc avoir de douze à quinze centimètres d'épaisseur, ce qui est joli... Ça porterait des voitures... Suivez-moi.

Et le jeune homme s'engagea sur la masse solidifiée, mais non sans précaution pour ne pas glisser.

Lartigues s'y engagea un peu derrière lui, mais à contre-cœur, nous devons à la vérité d'en convenir.

Maurice marchait avec aplomb.

Le faux capitaine de vaisseau avait au contraire beaucoup de peine à garder son équilibre.

A chaque pas on pouvait craindre de le voir s'étaler tout de son long en avant ou en arrière.

Le nouvel ami de Valentine Bressolles apercevait à travers la brume nocturne le belvédère couronnant l'île.

C'est vers ce point qu'il se dirigea.

Il arriva bien vite en face de l'amoncellement de roches moussues, d'où s'échappent en temps ordinaire des cascades au doux murmure.

Cristallisées par le froid, les cascadelles étaient immobiles et muettes.

Maurice s'arrêta.

— Asseyons-nous, — dit-il à Lartigues en se faisant un siège d'une saillie de roc, — et pas de bruit ; j'ai besoin de prendre mes dernières dispositions...

— Ne peut-on nous voir ?

— Dans l'obscurité qui nous entoure ce n'est point à craindre... Les alentours du lac sont complètement déserts, et les gardiens, chaudement étendus sur leurs matelas, sous leurs édredons, ne songent guère à venir braver le froid matinal... Ce en quoi je les approuve fort... Nous pouvons travailler à notre aise...

— Travailler ?

— Sans doute.

— Mais à quoi, sapristi ?

— Vous allez voir.

Tout en répondant à Lartigues, Maurice regardait autour de lui.

A sa droite et à sa gauche se voyaient des quartiers de de roc pittoresquement groupés...

Devant lui, jusqu'à une distance de quatre mètres, des rochers encore ; mais encore la première et la dernière ligne de ces blocs granitiques se trouvait un espace libre formant une coulée large d'un mètre cinquante centimètres environ, et long de dix à douze mètres.

— C'est là... murmura le jeune homme en se désignant à lui-même cette coulée, à l'œuvre ! !

Il se leva, marcha jusqu'à l'endroit choisi et jeta un regard du côté de la rive.

Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, tout demeurait désert et silencieux sous le ciel bas et sombre.

Le jeune homme déboutonna la vareuse qu'il portait sous sa blouse, exhiba la petite scie et le vilebrequin dont il s'était muni, et s'agenouilla sur la glace.

Lartigues l'avait suivi et se demandait si le nouvel affilié de la société des Cinq n'avait pas subitement perdu la tête.

— Passez-moi la bouteille d'huile... commanda Maurice.

— La voici... Qu'allez-vous en faire ?...

— Vous le verrez, mais pas un mot...

Maurice huila la mèche d'acier, puis, se penchant et appuyant à son épaule la tête du vilebrequin dont la pointe reposait sur la glace, il se mit à le faire tourner rapidement.

La glace, entamée par la mèche, produisit un grincement strident d'une nature bizarre.

— Cela fait trop de bruit ! ! murmura le jeune homme, beaucoup trop ! ! On croirait entendre une gigantesque toupie...

Ensuite, s'adressant à Lartigues, il ajouta :

— Versez de l'huile goutte par goutte dans le trou commencé...

Ceci fut fait à l'instant même.

Le vilebrequin ne grinça plus.

Maurice se mit à le faire tourner avec une rapidité vertigineuse.

Le fer en s'échauffant fondait la glace et pénétrait comme dans une cire molle.

Tout à coup le vilebrequin s'enfonça jusqu'à la clef d'arrêt.

La glace était percée dans toute son épaisseur.

L'eau arrivait à la surface du trou.

— Passez-moi la scie... fit Maurice

Lartigues obéit et dit en riant :

— Est-ce que vous avez conclu un marché avec quelque café de Paris pour lui fournir de la glace, et voulez-vous faire concurrence aux glaciers de Saint-Ouen ?...

— Précisément... répondit le jeune homme, tout en glissant la lame de sa scie dans le trou percé par le vilebrequin.

Et il se mit à scier en ligne droite.

La lame dentelée, sur laquelle le pseudo Van Broecke versait de l'huile goutte à goutte, faisait merveille et divisait avec une admirable régularité la couche durcie.

En moins d'une heure Maurice scia la glace sur un espace d'un mètre carré, et le morceau détaché, que l'huile coulant dans le trait de scie empêchait de se ressouder, oscillait sous la moindre pression de sa main.

XXXIV

— C'est fait... dit Maurice.

— Alors tout est fini ?... demanda Lartigues.

— Non pas. Il s'agit maintenant de loger ce morceau de glace sous la couche qui couvre le lac. Retrouvons nos manches.

Lartigues obéit passivement.

Il faisait un froid terrible et cependant le jeune homme était en nage. De grosses gouttes de sueur coulaient sur son front.

Il reprit :

— Appuyez sur un bout, moi sur l'autre, en faisant faire une évolution au morceau, de manière à ce que l'un de ses angles entre sous la glace.

— Si vous y êtes, dit Lartigues, j'y suis...

— Allons-y !

Les deux hommes, unissant leurs efforts, pesèrent en même temps sur le morceau détaché.

La tâche était bien autrement rude en réalité qu'en apparence.

Si vigoureux que fussent les bras de Lartigues et de Maurice, ce ne fut point sans peine qu'ils vinrent à bout de faire voler le carré de glace auquel l'eau qui le supportait formaient un point d'appui d'une force de résistance prodigieuse...

Enfin l'angle incliné trouva l'angle, et la plaque tout entière se releva glissant sous la surface gelée du lac.

La besogne la plus difficile était achevée.

— Poussons ferme maintenant... fit Maurice.

Après une poussée vigoureuse le morceau disparut complètement et l'eau arriva à fleur du trou béant.

— Ramassons nos outils, dit le jeune homme, et filons... la farce est jouée !...

— Enfin, demanda Lartigues, allez-vous m'expliquer ce que tout cela signifie ?

— A présent, oui...

— Eh bien ?

— Eh bien, supposons que vous veniez patiner d'ici à quelques heures sur le lac du bois de Vincennes, et que vous vous engagiez dans cette coulée... qu'arriverait-il ?

— Il n'arriverait rien... Je passerais...

— Croyez-vous ?

— Sans le moindre doute, car d'ici à quelques heures le froid aura congelé de nouveau le liquide et bouché l'ouverture.

— Soit !... Vous ne passeriez pas, cependant, car la couche de glace aurait à peine un centimètre d'épaisseur et céderait sous le poids de votre corps...

Lartigues frissonna.

— C'est vrai... murmura-t-il. Mais qui donc doit venir aujourd'hui patiner ici ?

— Vous ne devinez pas ?

— Non...

—Je vais vous l'apprendre... La personne qui viendra est Marie Bressolles une des deux héritières d'Armand Dharville... Pensez-vous que ma petite machinette soit ingénieusement inventée ?

Lartigues regarda Maurice avec admiration.
—Je pense que vous êtes un garçon de génie, tout simplement...

—Prenez garde ! dit le jeune homme en riant. Vous allez me rendre orgueilleux...

—Vous avez certes le droit de l'être !... Etes-vous sûr que Marie Bressolles doit venir ici ?...

—J'en suis d'autant plus sûr que c'est moi qui l'amènerai...

—Mais l'endroit où nous sommes n'est point celui du patinage habituel.

—C'est justement pour cela que je l'ai choisi... Si nous avons pratiqué notre ouverture en plein lac, un inconnu quelconque aurait pu se prendre au piège avant notre arrivée... Les patineurs ne viennent pas de ce côté... Ils s'agira d'être assez malin pour y conduire la jeune fille qui nous gêne, et je suppose que l'adresse ne me fera point défaut.

Lartigues reprit :
Y aura-t-il une profondeur d'eau suffisante pour qu'elle se noie ?...

—Vous m'y faites penser... J'avais oublié de sonder... Je vais réparer cet oubli.

Maurice, en disant ce qui précède, tira de sa poche le peloton de ficelle que lui avait remis Dominique, rue de Suresnes.

Il détortilla cette ficelle et, après avoir attaché à l'une de ses extrémités la mèche du vilbrequin en guise de plomb, il le laissa tomber dans l'eau dont une couche de glace mince comme une feuille de papier commençait à recouvrir la surface.

La ficelle s'enfonça jusqu'à ce que le morceau de fer eût touché le fond du lac.

Alors Maurice la ramena doucement à lui et mesura la partie mouillée.

—Près de six pieds... dit-il, c'est plus qu'il ne faut... Et même, en admettant qu'on retire la petite incomplètement noyée, un bain dans cette saison et par cette température amènerait à sa suite une fort jolie fluxion de poitrine... Or, la mère soignerait sa fille avec tant d'amour qu'elle ne guérirait pas...

—Mais, après l'accident, on ne manquera de faire une enquête...

—C'est probable...

—On découvrira que la glace a été sciée...

—C'est certain...

—Ne craignez-vous pas...

—Absolument rien, interrompit Maurice ; qui pourrait nous accuser, vous ou moi ?...

—Personne, c'est vrai...

—On mettra tout sur le compte des braconniers d'eau douce, ou de quelqu'un de ces gens animés de mauvais instincts, qui font le mal pour le mal, tandis que nous ne le faisons, nous, que quand il nous profite... Différence essentielle !

—Vous avez raison, et je vous admire plus que jamais.

—Admirez-moi tout à votre aise, mais dépêchons-nous de partir... Je suis brisé de fatigue et je meurs de sommeil...

—Tiens, il tombe de la neige... fit Lartigues en sentant quelques légers flocons sur ses mains.

—Ce n'est pas de la neige, c'est du grésil... répliqua Maurice, ça ne sera rien et ça servira à souder la glace sur notre trou, et à empêcher de voir qu'il y a eu un travail fait à cet endroit... En route !

Et les deux hommes, marchant avec précaution, se dirigèrent du côté de la berge.

Dès qu'ils eurent les pieds sur la terre ferme, Lartigues demanda :

—Par où passerons-nous ?

—Gagnons l'avenue de Saint-Mandé... C'était hier samedi, jour de noces... Nous avons chance de trouver une voiture aux environs du Salon des Familles.

—Allons, et pressons le pas... je grelotte...

Dans l'avenue de Saint-Mandé l'espoir de Maurice se réalisa.

Un fiacre chargé Lartigues et son compagnon qui se donnaient les allures d'ouvriers légèrement éméchés, et

les conduisit à la rue de Ville-l'Évêque où ils descendirent.

Cinq heures du matin sonnaient.

—Allons vivement rue de Suresnes... dit Maurice.

—Non ; répliqua le pseudo Van Broeke ; si j'ai dit au cocher de nous amener rue de la Ville-l'Évêque, c'est que je veux essayer quelque chose...

—Quoi ?
—Vous allez voir... Suivez-moi et ne soufflez mot...

La rue était absolument déserte.

Lartigues s'arrêta devant la porte massive d'un vaste bâtiment.

Ce bâtiment, nos lecteurs le devinent, était l'ancien hôtel converti en pensionnat par Mme Dubief.

Le vieux bandit tira de sa poche une clef huilée soigneusement et l'introduisit dans la serrure où elle tourna sans bruit.

La petite porte pratiquée dans un des panneaux s'ouvrit aussitôt.

Le faux capitaine hollandais entra, fit passer Maurice et referma derrière eux à double tour.

—Marchons sur la pointe des pieds... dit-il d'une voix faible comme un souffle.

Maurice et lui passèrent en retenant leur haleine devant la loge du concierge endormi, et s'engagèrent dans le grand jardin.

Lartigues se dirigea droit vers la poterne à demi cachée sous les vieux lierres.

Il prit une seconde clef, plus grosse que la première, et sans la moindre peine ouvrit la poterne avec cette clef.

Une demi-minute plus tard les terribles compagnons se trouvaient dans le jardin du petit hôtel de la rue de Suresnes.

—Allons, dit Lartigues en se frottant les mains, tout va le mieux du monde... Si quelque danger se produisait de la rue de Suresnes, j'ai sur la rue de la Ville-l'Évêque une issue que la police ne devinerait jamais...

—Admirablement combiné ! répliqua Maurice. L'idée est merveilleuse et digne des plus grands éloges !

Ils franchirent le seuil de l'hôtel.

Maurice se débarrassa de sa défroque d'ouvriers reprit ses vêtements d'homme du monde en tenue de soirée, mit sur son habit noir sa pelisse garnie de fourrures, et chaudement enveloppé, l'estomac garni de quelques petits verres de rhum que lui versa Lartigues, un bon cigare aux lèvres, il se dirigea vers la place de la Madeleine, d'où un fiacre pris à la station le reconduisit chez lui, rue de Navarin.

Le même jour, avant midi, Lartigues se rendait, chez Verdier, rue Béranger, et lui racontait l'étonnante invention de Maurice, en l'aplatant un trait de génie.

Le faux abbé Méryss, qui ne s'emballait pas facilement, répondit :

—Ce garçon me paraît en effet d'une agréable force. Comme auteur de mélodrames pour les théâtres du boulevard, il aurait eu certainement de jolis succès... La petite noyade est fort bien mise en scène et ce sera je crois un spectacle curieux... Tu vas déjeuner avec moi, compère, et nous irons ensemble voir les patineurs sur le lac du bois de Vincennes.

—Excellente idée ! s'écria le pseudo Van Broeke ; ce sera fort émouvant, et j'ai toujours adoré les émotions...

XXV

Nos lecteurs sont en droit de nous demander ce qu'était devenue Mme Rosier, depuis qu'on lui avait adjoint Cornu et Gaboulet. Certains indices lui assuraient que Lartigues était à Paris.

Sylvain Cornu et Gaboulet se montraient très actifs. Désireux de mériter les faveurs de l'administration, ils s'acquittaient consciencieusement de leur nouveau métier, qui d'ailleurs était dans leurs goûts, et leur procurait plaisir et profit.

La femme détective semblait jouir du don d'ubiquité.

Elle se multipliait.

On la voyait littéralement partout à la fois sous les formes les plus variées.

Mais, hélas ! tant de zèle et d'activité se dépensaient en pure perte.

Rien ne venait couronner, ou même encourager les efforts qui tendaient à retrouver la trace de Lartigues.

A la préfecture on commençait à ressentir un découragement complet.

Seule Aimée Joubert ne perdait point l'espérance, et gardait la conviction absolue qu'après tant d'échecs, elle arriverait enfin à son but.

Dès le matin du jour où Maurice devait conduire Mme Bressolles et Marie au bois de Vincennes, elle s'était rendue à l'appartement de la rue Meslay pour entendre le rapport de ses agents, et leur donner des ordres.

Elle revint ensuite chez elle afin d'étudier de nouveau les notes qu'elle entassait au sujet de la mystérieuse affaire dont elle avait la direction.

A onze heures elle allait se mettre à table pour déjeuner, quand un coup de sonnette retentit à la porte de l'appartement.

—Qui peut venir si matin ? se demanda la policière.

La réponse à cette question ne se fit pas attendre. Madeleine annonça Maurice.

Depuis son retour de Vic-sur-Braines le jeune homme n'avait rencontré Mme Rosier chez elle qu'une seule fois, avant la nuit du bal de l'Opéra.

Aimée Joubert, heureuse de cette visite imprévue, s'écria :

—Sois le bienvenu, cher enfant !... Mais comme il y a longtemps que je ne t'ai vu !... Je devrais être furieuse ! Embrasse-moi...

Maurice embrassa Mme Rosier et répliqua en riant :

—Si nous ne nous voyons pas, bonne amie, c'est votre faute...

—Comment ?
—Je suis venu deux fois... Vous étiez sortie pour affaires... Il paraît que depuis quelque temps vous êtes toujours dehors.

La policière tressaillit.

Il lui semblait que Maurice venait de parler d'un ton singulier.

Allait-il donc commenter les changements survenus dans sa vie ?

Allait-il soupçonner la vérité ?

Mme Rosier s'empressa de répondre :

—En effet, moi d'habitude si casanière, je suis sortie un peu plus que de coutume... J'ai un procès qui me donne beaucoup de tracas... Un procès relatif à un petit héritage que des collatéraux me disputent en province... Je suis obligée de voir les avoués, les gens d'affaires... Cela m'excède. Heureusement, ce sera bientôt fini, d'une manière ou d'une autre, et je reprendrai ma tranquille existence du coin du feu... la seule qui me plaise... Alors tu me trouveras toujours. Veux-tu déjeuner avec moi ?

—Très volontiers, mais je vous prévient que je serai forcé de vous quitter de bonne heure...

—Tu as un rendez-vous ?...

—Oui.

—Tu me quitteras quand tu voudras... Je ne te retiendrai pas... Le déjeuner est prêt... Il n'y a qu'à mettre ton couvert...

Mme Rosier donna des ordres à Madeleine, et quelques minutes plus tard la mère et le fils étaient attablés en face l'un de l'autre.

La mère dévorait des yeux son bien-aimé Maurice qui, calme et souriant, faisant honneur au déjeuner en mangeant de grand appétit.

XXXVI

A l'hôtel Bressolles on s'était mis à table de bonne heure.

Marie se réjouissait de la partie projetée, car elle adorait le patinage.

La raideur de M. de Gibray et les paroles glaciales prononcées par lui au moment de son départ avaient produit sur la jeune fille une impression pénible, mais cette impression s'était dissipée rapidement sans presque laisser de trace.

—Probablement les juges d'instruction sont tous

ainsi... se disait Marie. C'est la magistrature qui leur donne cet aspect sévère... Albert reviendra certainement. D'ailleurs, je le verrai demain, à l'atelier de M. Servet, et je saurai par lui ce qu'il faut conclure de l'attitude de son père.

Mlle Bressolles déjeuna de grand appétit, revêtit ensuite une robe chaude, mais assez courte pour ne point gêner ses mouvements, examina ses patins mis en lieu sûr depuis le précédent hiver avec toutes les précautions utiles pour que la rouille ne pût en attaquer l'acier, attacha sur sa tête une petite toque en plumes de lophophore, prit un pardessus de fourrure et descendit au salon où sa mère se trouvait en compagnie de l'ex-architecte.

Une voiture attelée attendait dans la cour de l'hôtel.

Mme Bressolles semblait fort gaie et se montrait gracieuse et prévenante pour Ludovic, qu'un si grand changement dans les habitudes de sa femme remplissait de surprise et, nous devons ajouter : de défiance.

A une heure précise, on annonça Maurice.

— Vous êtes d'une exactitude merveilleuse ! Je vous en complimente et vous en remercie... s'écria Mme Bressolles. Vous voyez que nous sommes prêtes...

Maurice répondit naturellement qu'en semblable occurrence l'exactitude était un plaisir bien plus qu'un devoir, serra toutes les mains, échangea quelques phrases banales avec l'ex-architecte, puis il offrit son bras à Valentine pour la conduire à la voiture.

La mère et la fille se placèrent sur la banquette du fond.

Le jeune homme s'assit en face d'elles, et le cocher reçut l'ordre de toucher au bois de Vincennes.

La journée était belle, quoique le froid fût vif et le ciel un peu sombre.

Il ne tombait point de neige, et la gelée persistante rendait les routes merveilleusement nettes et unies.

Pendant le trajet Maurice se montra charmant. Sa gaieté de bonne compagnie ne tarissait pas.

Nous savons déjà qu'il ne manquait point d'esprit et qu'il causait agréablement.

Marie prit un extrême plaisir à l'entendre raconter des anecdotes de la vie parisienne. Elle trouvait drôles ses excentricités voulues de langage. Bref, il ne déplaisait point.

Nos trois personnages étaient donc en parfaite intelligence quand la voiture, après avoir suivi l'avenue Daumesnil, s'engagea dans l'allée carrossable qui longe le lac.

Maurice donna des instructions au cocher.

Il lui indiqua l'endroit où il devait stationner, afin qu'on eût la certitude de le retrouver sans peine pour le retour.

Tout étant bien convenu, Mme Bressolles, sa fille et leur cavalier traversèrent la pelouse à demi couverte de grésil, pour gagner la place où une vingtaine de patineurs tout au plus prenaient leurs ébats sous les regards attentifs de deux douzaines de curieux.

On pourrait s'étonner d'un si petit nombre d'amateurs, quand il s'agissait d'un sport devenu très à la mode depuis quelques années.

Rien de plus simple cependant.

C'était alors et c'est encore aujourd'hui au bois de Boulogne que les chevaliers du patin se donnaient et se donnent rendez-vous. Il leur faut la foule enthousiaste et les admirations bruyantes.

Les patineurs modestes, inexpérimentés ou doutant d'eux-mêmes, épris enfin d'une quasi-solitude, viennent donc à peu près seuls au lac du bois de Vincennes.

Le froid très vif et le temps très sombre n'étaient point, d'ailleurs, de nature à attirer les promeneurs. Maurice eut un sourire de satisfaction en voyant combien étaient clairsemés les patineurs et les curieux.

On s'arrêta sur les bords du lac.

Valentine et le jeune homme attachèrent solidement les patins de Marie ; Mme Bressolles et Maurice chaussèrent les leurs, puis tous les trois descendirent sur la glace.

Au moment où la voiture faisait halte dans l'allée circulaire Maurice, occupé à donner successivement la main à la mère et à la fille pour les aider à mettre

pied à terre, n'avait pas remarqué deux bons vieux bourgeois qui se promenaient côte à côte, enveloppés dans de longues pelisses fourrées, le visage aux trois quarts enfoui sous d'amples cache-nez, et les mains dans les poches...

En apercevant le jeune homme, les bons bourgeois ralentirent le pas et échangèrent quelques mots à voix basse.

Nos lecteurs ont déjà deviné Lartigues et Verdier, vieillissés à dessein et mettant à exécution leur projet d'assister à l'exécution du plan de leur jeune associé.

Ils gagnèrent la rive du lac et se mêlèrent aux curieux.

Nos trois patineurs faisaient merveille.

Marie, un peu intimidée dans le premier moment, avait reconquis bien vite son aplomb et filait légèrement à côté de sa mère et de Maurice, qui tous deux étaient d'une agréable force.

Le jeune homme avait pris le chemin des Cascadelles.

Son œil interrogeait de loin l'endroit où la glace mal reformée devait se rompre.

Ce côté du petit lac—(ainsi qu'il l'avait fort bien prévu la nuit précédente)—était absolument désert.

Un mauvais sourire crispa la lèvre de Maurice sous sa fine moustache soyeuse mais, jugeant qu'il fallait attendre encore, il pivota, rebroussa chemin et revint vers le centre du patinage.

Valentine et Marie marchaient de front avec lui.

Tous les trois allaient fort vite.

Deux patineurs arrivaient en sens inverse depuis l'extrémité du lac, deux jeunes gens pleins d'aisance et de cette grâce cavalière qui prouve l'habitude du patin autant que la force et la souplesse du jarret.

Marie les regardait machinalement venir de son côté.

Tout à coup elle ralentit ses élan, et son cœur se mit à battre avec une violence inaccoutumée.

Il lui semblait reconnaître un des jeunes gens, mais elle craignait de se tromper.

—Que fais-tu donc, Marie?... lui demanda Mme Bressolles en la voyant rester en arrière. Allons, rejoins-nous.

Marie obéit, mais avec mollesse.

Les deux patineurs avançaient, rapides comme un train-éclair.

Ils dépassèrent Valentine et Maurice sans les regarder et croisèrent Marie.

Celle-ci ne put retenir un faible cri de joie...

—M. Albert !... fit-elle.

Le fils du juge d'instruction, car en effet c'était bien lui, reconnut la jeune fille, tourna brusquement et revint à elle.

—Quelle heureuse rencontre, mademoiselle ! —lui dit-il.

Marie s'était arrêtée.

—Bien heureuse... murmura-t-elle, et bien inattendue...

—Par quel hasard êtes-vous ici ?

—J'y suis avec ma mère et M. Maurice Vasseur... Tenez, les voilà qui reviennent...

Et elle désignait de la main Valentine et le jeune homme qui, ne la voyant plus auprès d'eux, accouraient à sa recherche.

—Et vous-même, comment êtes-vous à Vincennes ? demanda Mlle Bressolles.

—Je suis venu voir un de mes amis, officier d'artillerie, et il m'a proposé une partie de patinage...

—Monsieur votre père ne vous accompagne pas ?

Albert sourit.

—Non, répondit-il, et j'avoue que je me représente mal mon père prenant part à des distractions de ce genre.

—Cette nuit, en sortant de notre hôtel, il ne nous a rien dit ?

—Non... Pourquoi ?

—Pas un mot de plus... Voici ma mère... Demain, à l'atelier, je vous expliquerai le motif de ma question.

Valentine et Maurice, à cette minute précise, rejoignaient Marie.

En voyant Albert, qu'ils reconnurent du premier coup d'œil, tous les deux froncèrent le sourcil.

Albert les salua.

—Monsieur de Gibray !! dit Valentine en donnant à sa physionomie mobile une expression hypocritement gracieuse. Vous rencontrez sur le lac du bois de Vincennes, singulier hasard... dont je me félicite d'ailleurs !! Vous avez fait comme nous... Je vous approuve et serais au désespoir d'entraver votre liberté... L'espace est à vous !! Mes souvenirs à M. votre père, je vous en prie...

Valentine salua d'une inclination de tête, donna un coup de patin sur la glace et partit à toute vitesse, en ajoutant :

—Suis-nous, Marie !!

XXXVII

—Allons visiter la cascade, dit Maurice, et joutons à qui arrivera le premier...

—Joutons, je le veux bien... répliqua Marie.

Et elle partit à son tour à toute vitesse, après avoir jeté un sourire à Albert de Gibray.

Ce dernier avait entendu les mots prononcés par Maurice : "Allons visiter la cascade..."

—Je la reverrai encore, murmura-t-il.

Puis, faisant un signe à son ami pour l'appeler, il se dirigea vers les rochers que nous avons décrits, mais en prenant la direction opposée à celle que suivait Valentine, c'est-à-dire en contournant la petite île en sens inverse, ce qui devait nécessairement l'amener à croiser de nouveau sa bien-aimée.

Albert patinait si rapidement que son amie avait peine à le rejoindre.

Marie, de son côté, filait, svelte et gracieuse comme une hirondelle.

Maurice avait un peu d'avance, mais la jeune fille le suivait de près et semblait gagner sur lui.

Mme Bressolles perdait du terrain et se trouvait à une cinquantaine de pieds en arrière.

Les curieux, massés sur le bord du lac, et dont le nombre avait augmenté, suivaient des yeux cette joute avec un intérêt facile à comprendre.

Ils voyaient la lutte engagée et, comme aux courses, les uns pariaient pour le jeune homme, les autres pour la jolie patineuse.

Ceux-ci étaient les plus nombreux.

Des voix criaient :

—Elle passera !... Elle arrivera première !...

Surexcitée par ces clameurs dont elle comprenait le sens et qui flattaient son amour-propre, Marie double l'énergie de ses élan.

Elle dépassa Maurice qui paraissait faiblir, mais qui cependant ne se reconnaissait point vaincu et suivait de près.

La tactique du misérable était simple.

Il fallait que Mlle Bressolles arrivât première pour être engoutie.

Lartigues et Verdier s'étaient armés de fortes jumelles, et ne perdaient aucun des détails de la lutte.

—Voici le moment... dit tout bas Verdier à son compagnon. Ma parole d'honneur, mon cœur bat...

—Silence ! commanda Lartigues. Elle approche...

En effet, trente mètres à peine séparaient Marie de l'amoncellement de roches moussues au milieu desquelles se trouvait l'unique passage, la coulée que nous connaissons.

Maurice, très ému, ralentissait visiblement son allure.

Marie atteignit la ligne des rocs et s'engagea dans la coulée où la mort l'attendait.

Verdier, Lartigues et Maurice ne respiraient plus.

Tout à coup déboucha du tournant de l'île un patineur rapide comme la foudre.

Il s'engagea dans l'étroit goulet, comme la jeune fille, mais par l'extrémité opposée.

Maurice frissonna.

Ce patineur allait-il arriver au piège avant Marie, disparaître à sa place et lui montrer le péril, que par un léger écart elle pouvait encore éviter ?

Seraient-ils au contraire engoutis tous les deux ?

A suivre